

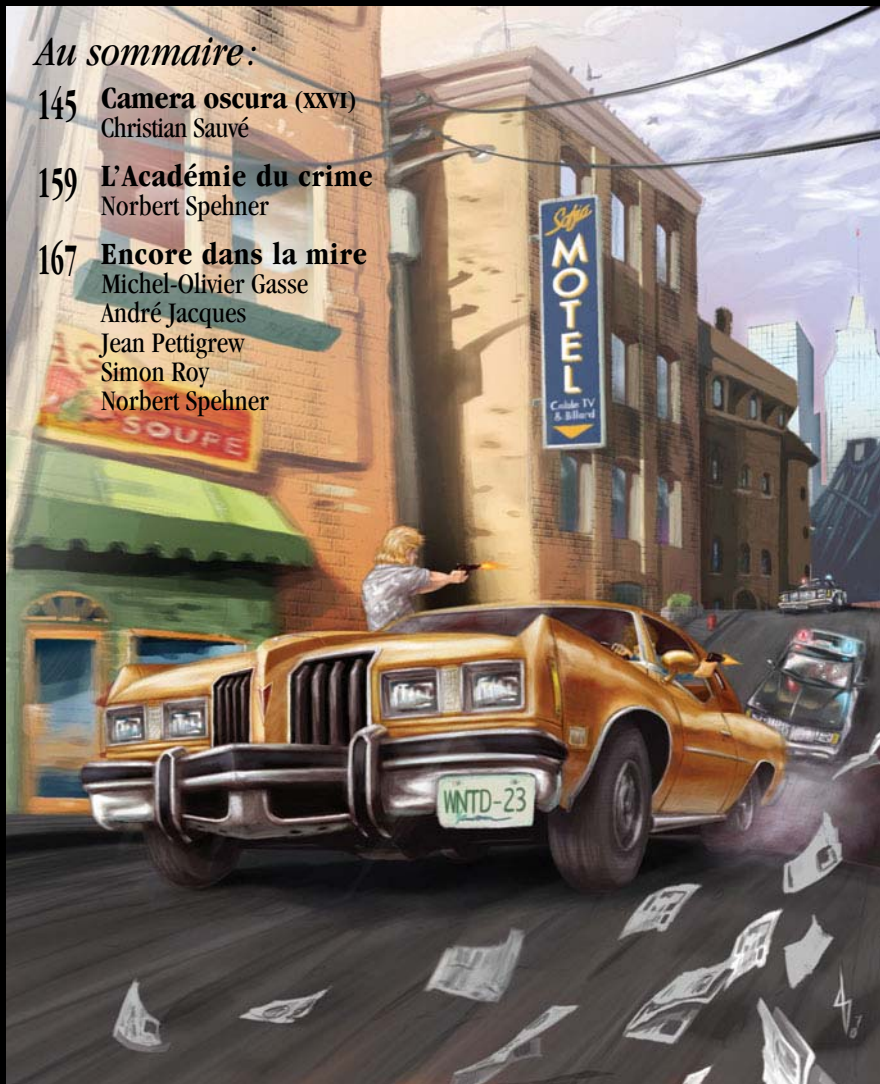
ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire:

- 145 **Camera oscura (XXVI)**
Christian Sauvé
- 159 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 167 **Encore dans la mire**
Michel-Olivier Gasse
André Jacques
Jean Pettigrew
Simon Roy
Norbert Spehner



N° 26

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 25

L'ANTHOLOGUE PERMANENT DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 26 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 26 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : mars 2008

© **Alibis et les auteurs**



Entre les films conçus pour remporter des oscars et les navets que les studios hollywoodiens espèrent faire oublier, l'hiver est la saison cinéma des extrêmes. Entre les deux, il y a des exceptions : les films acclamés par l'Académie qui rejoignent un large public, les divertissements populaires qui tiennent la route, les échecs ambitieux qui charment même lorsqu'ils déçoivent. Attachez vos tuques avec du ruban d'avertissement de scènes de crime, parce qu'il y a de la variété au menu de ce trimestre !

Les courtisans de l'oncle Oscar

Une chose est certaine : le noir était à l'honneur lors d'une soirée des oscars où **No Country For Old Men** et **There Will Be Blood** se partageaient quelque seize nominations. À un point tel que même le monologue d'ouverture de l'animateur Jon Stewart mentionnait : « *This year's slate of Oscar nominated psychopathic-killer movies.* » Les frères Coen ont fini par ramener plusieurs trophées dorés à la maison puisque **No Country For Old Men** a remporté les oscars du meilleur film, du meilleur scénario adapté et de la meilleure réalisation, avec une autre récompense à Javier Bardem pour sa prestation dans la peau du redoutable tueur Anton Chigurh. Pour le reste, les favoris de *Camera oscura* s'en sont également bien tiré : trois oscars techniques pour **The Bourne Ultimatum**, plusieurs nominations et une récompense pour **Michael Clayton**, une nomination pour Viggo Mortensen dans **Eastern Promises**...

Évidemment, les drames criminels nominés aux Oscars ne sont pas tous sur un pied d'égalité. Si **No Country For Old Men** est indéniablement un film à suspense, un thriller, voire même un western contemporain, il ne faudrait pas nécessairement être aussi catégorique au sujet de films tels **Atonement** et **There Will**

Be Blood – et ce, même si ces films portent sur des accusations criminelles, la guerre, la vengeance violente et la cupidité sans limite. En fait, il s'agit plutôt d'excellents exemples pour étudier la frontière entre le drame *mainstream* et l'œuvre de genre.

Une touche distincte est le rythme auquel les éléments de genre sont introduits. Dans le cas d'**Atonement** [Expiation], une demi-heure file sans que l'on sorte du drame d'époque. Dans un manoir cossu d'Angleterre, durant les années 1930, une jeune fille avec des ambitions d'écrivaine meurt de jalousie en voyant sa sœur s'amouracher d'un vulgaire roturier. Des coïncidences abominables compliquent les choses, et voilà qu'à un moment précis, elle n'a qu'à murmurer une accusation mensongère pour envoyer un innocent en prison. En ce qui concerne **There**



Photo : Focus Features

Will Be Blood [Il y aura du sang], c'est une autre fresque historique qui se dresse : celle d'un homme à la détermination inébranlable (Daniel Plainview, formidablement interprété par Daniel Day-Lewis) qui se construit



Photo : Paramount Vantages

un empire du pétrole en Californie à l'aube du vingtième siècle. Les minutes passent lentement alors que Plainview découvre ses premiers puits, démontre sa compétence à obtenir les droits d'un nouveau gisement et se met à dos un jeune *preacher* qui voit son influence communautaire lui filer entre les doigts. Dans les deux cas, les mises en situation abordent à peine une atmosphère noire : les filtres diaphanes et les sauts chronologiques d'**Atonement** lui prêtent une qualité de drame sentimental, alors que les paysages secs et ensoleillés de **There Will Be Blood** sont plus documentaires que sinistres.

C'est un peu plus tard que les éléments de genre apparaissent. Une fois le premier acte terminé, **Atonement** projette ses personnages quelques années plus tard, en pleine Deuxième Guerre mondiale. Le roturier injustement accusé s'est fait offrir une peine allégée en échange d'un séjour au front: nous le retrouvons alors qu'il doit battre en retraite jusqu'à la plage de Dunkirk. (C'est là que le film se permet un moment de cinéma magistral, un long plan continu de presque cinq minutes se faufilant entre les troupes, les attractions touristiques et les personnages hébétés.) Pendant ce temps, la fausse accusatrice œuvre dans un hôpital de Londres, réalisant peu à peu l'énormité du geste qui a envoyé l'amant de sa sœur au combat. Malgré les fausses accusations, les crimes et la guerre, le titre du film reflète sa nature: il s'agit d'une histoire d'expiation. La justice, si elle existe, ne peut être servie par une tierce partie. Les cinéphiles avertis auront sans doute remarqué que le film est une adaptation d'un roman d'Ian McEwan... un roman toujours rangé sur les étagères *mainstream*.

Cette genèse littéraire hors genre se fait également sentir dans **There Will Be Blood**, et ce même si la filiation est beaucoup moins claire entre le film et *Oil!* d'Upton Sinclair. Le scénariste-réalisateur s'étant permis un chambardement complet du scénario, **There Will Be Blood** devient un affrontement entre un homme d'affaires et un homme d'Église, deux têtes fortes qui n'ont aucun scrupule quand il est question de parvenir à leurs fins. Ici aussi, la cinématographie est époustouflante: malgré un enchaînement un peu bâclé entre les



Photo : Focus Features



Photo : Paramount Vantages

scènes, **There Will Be Blood** recrée avec conviction les détails du boum pétrolier californien (une séquence montrant l'explosion d'un derrick est à couper le souffle). Si l'affrontement entre les deux têtes d'affiche du film finit inévitablement par tourner au sang, **There Will Be Blood** est avant tout une étude de personnages. Daniel Plainview est tellement formidable que l'intrigue autour de lui devient secondaire, l'intérêt étant plutôt de voir comment il réagira aux crises qui se succèdent. Ses victoires sont des triomphes de pure détermination. Et tel n'importe quel héros tragique, son destin ultime découle des conséquences de ses convictions. Ce n'est pas un hasard symbolique si les nombreuses morts violentes du film prennent la forme d'un coup à la tête.

Hélas, les deux films finissent par souffrir de problèmes qui n'ont rien à voir avec leur appartenance au genre : **Atonement** traîne en longueur et se permet une entourloupette narrative finale qui a de quoi frapper les spectateurs au visage et leur faire se demander s'ils ne viennent pas de perdre deux heures de leur vie. **There Will Be Blood** échappe lorsque vient le moment de transformer ses séquences et performances en un seul film cohérent : on reste avec de nombreux cahots narratifs, des tangentes qui apportent peu à l'expérience et un conflit principal qui reste, malgré tout, curieusement insatisfaisant. Les mauvaises langues diront que pour les affrontements entre monstres, il y avait toujours **Alien Versus Predator 2** dans le cinéma voisin...

Dans les deux cas, on admirera la cinématographie, la finesse (ou la brutalité) de l'interprétation, l'ambition du scénario et l'audace des risques pris. Mais ceux qui ont peu de patience pour la fiction *mainstream* dépourvue d'énergie narrative seront exaspérés par ces deux favoris de l'oncle Oscar. Car il faut bien reconnaître que le film-à-oscar est, à sa manière, un genre répondant aux désirs d'un public bien précis : celui des membres de l'Académie des Arts et des Sciences du Cinéma. Le divertissement est relégué derrière le besoin de convaincre ceux qui décernent des prix. Et pourquoi pas ? Si ça fonctionne...

De la fuite dans les idées

Que serait un trimestre sans suites ? Dans un univers culturel en constante évolution, les suites de films à succès sont une valeur sûre... en autant qu'elles correspondent au contexte les entourant.

Quand Jerry Bruckheimer et Disney ont décidé de miser sur un autre volet de la série **National Treasure** peu après le succès du premier film, ils savaient parfaitement bien ce qu'ils recherchaient : un mélange d'aventure, d'humour, de trouvailles historiques et de voyages à travers le monde. Nicolas Cage est toujours aussi sympathique en Ben Gates et ses comparses du premier volet sont tous au rendez-vous. Si le récit trouve son amorce dans la possibilité que l'ancêtre Gates ait été mêlé à l'assassinat de Lincoln, un tel détail historique cède bientôt la place à une véritable course au trésor.



Ceux qui ont apprécié les grosses ficelles narratives du volet précédent seront amplement satisfaits par cette suite. **National Treasure : Book of Secrets** [Trésor national – Le livre des secrets] exploite la formule établie, en y ajoutant quelques raffinements prometteurs (tels le livre éponyme, un objet fictif fascinant qui servira sans doute à alimenter les prochains volets de la série), des voyages autour du globe, des cambriolages astucieux et un habile mélange de technologie et d'histoire qui rappelle les meilleurs traits du *Da Vinci Code*.

Ce n'est évidemment pas un film très profond. Malgré les détails historiques, les mécanismes de l'intrigue restent grossiers et convenus. L'antagonisme entre Gates et son adversaire n'est jamais très vif : ce n'est pas un hasard si le destin de ce dernier n'est pas particulièrement satisfaisant. Les invraisemblances sont nombreuses, mais les partisans de la série savent bien à quoi s'attendre. Plus sérieusement, on notera une certaine mollesse sur le plan des scènes d'action. La poursuite automobile dans les rues de Londres, entre autres moments mous, s'avère bien moins réalisée que conceptualisée. Mais le résultat reste un divertissement convenable pour toute la famille, ce qui n'est déjà pas rien et devrait répondre aux exigences minimales d'une soirée cinéma confortable.

N'espérez pas une telle recommandation au sujet de **Rambo** [vf], le quatrième volet d'une série devenue, au fil du temps, un cliché en soi. Symbole de toute une époque, *Rambo* ne représente pourtant pas toujours ce que l'on pense. Le premier film, **First Blood** (adapté d'un roman écrit par le Canadien expatrié David Morrell), était un portrait d'un vétéran psychotique en sérieux besoin de traitement. C'est habituellement le deuxième film (scénarisé par un autre Canadien expatrié, James Cameron) qui a fixé Rambo dans l'inconscient culturel comme symbole d'une Amérique reaganienne assoiffée de vengeance post-Vietnam. Le troisième film avait plutôt l'allure d'une parodie (on se rappelle que Rambo y aidait alors ses amis talibans...) et semblait à l'époque avoir martelé des clous dans le cercueil de la série.

Mais non. Ayant récemment réussi à raviver la série Rocky avec **Rocky Balboa**, Sylvester Stallone a scénarisé et réalisé son propre retour à l'écran comme soldat de fortune. L'intrigue n'est pas compliquée : des missionnaires demandent à Rambo de les escorter en pleine Birmanie, faisant fi de la guerre civile qui y fait rage. L'inévitable se produit, les missionnaires sont capturés et c'est à Rambo d'aller régler le cas de ceux qui osent s'en prendre aux innocents.

150



Photos : Lionsgate Films

La simplicité de l'intrigue ne fait que souligner la transparence de sa structure. Comme tous les pires films d'exploitation guerrière, **Rambo** est un exercice de frustration qui prépare le terrain pour un défoulement cathartique. Les tortures et humiliations infligées par les antagonistes s'accumulent jusqu'à la finale orgie sanglante,



moment durant lequel Rambo infligera une vengeance presque biblique aux hordes d'ennemis anonymes. Des points d'ironie supplémentaires sont décernés pour des dialogues fiévreux portant sur la nécessité de la violence pour créer la paix ; disons que le film n'a pas vraiment la patience qu'il faut pour créer un véritable questionnement moral lorsqu'il y a tant d'ennemis à canarder !

Rambo aurait été convenu, inoffensif et éminemment oubliable n'eût été d'un détail : l'in vraisemblable violence sanguinolente qui accompagne son déroulement. Avec les effets numériques peu dispendieux rendus possibles depuis **Rambo III**, le carnage prend ici des proportions à faire pâlir le terme « grand-guignolesque ». Tondre les ennemis à coups de mitrailleuse .50 n'est pas suffisant lorsqu'il est possible de leur exploser la tête, de leur amputer les membres, d'ouvrir leur torse et d'éclabousser les décors de leurs viscères. John Mueller, du *L.A. Times*, s'est amusé à dénombrer 236 morts dans ce film (une moyenne de 2.59 morts par minute), et même ceux qui ont apprécié des films ultraviolents tels **300**, **Sin City** et **Shoot'em Up** auront quelques retournements d'estomac en voyant à quel point la chair humaine est maltraitée durant cette boucherie. Même s'il n'y a rien de sérieux dans un film où une humble mine Claymore finit par produire une explosion dotée d'un champignon quasi nucléaire, ça n'a pas empêché Stallone de maintenir que son film s'avérait une véritable contribution pour souligner la terrible situation en Birmanie...

Domage que cette violence soit le trait le plus distinctif d'un film qui, autrement, a de quoi ennuyer plus que choquer. Nul doute que les observateurs de pop-culture y trouveront amplement de matériel fascinant (allez hop ! académiciens : 4000 mots et une présentation de vingt minutes sur la place de l'archétype Rambo dans une ère de guerre asymétrique) et que les purs et durs des films **Rambo** y trouveront une satisfaction triomphante. L'avantage des suites, après tout, c'est qu'elles indiquent clairement à quoi s'attendre.

Géo-sardonique

Le mariage entre le thriller international et la comédie noire continue de plus belle. Ayant donné naissance à des films tels **Lord of War** et **The Hunting Party**, ce sous-genre combine la géopolitique contemporaine à un humour cynique bien acéré. Ce n'est pas un accident si ces films écorchent au passage les gouvernements occidentaux, révélant le « grand jeu » politico-militaire comme

une parade ridicule et vulnérable couvrant les agissements de simples individus.

Dramatisant les authentiques efforts d'un représentant démocrate au congrès américain pour aider l'insurrection des moudjahidines contre l'envahisseur russe en Afghanistan durant les années 1980, **Charlie Wilson's War** [Le Combat de Charlie Wilson] se situe tout à fait dans cette lignée. Charlie Wilson (bonassement interprété par Tom Hanks) est moins bête qu'il ne le paraît avec ses séjours à Las Vegas, son penchant pour l'alcool, ses jolies secrétaires et son accent texan. Il sait comment fonctionne Washington, et lorsqu'une mondaine déterminée de Houston le contacte pour lui demander de lutter contre les communistes, il ne dit pas non. Ses tentatives aboutissent lorsqu'un agent bouillant de la CIA l'aide à établir une ligne de ravitaillement pour fournir des armes sophistiquées aux rebelles afghans.

Le ton est léger, le scénario voyage autour du monde, les personnages sont plus grands que nature et les dialogues sont délicieux. Aucune surprise si le scénariste du film s'avère être Aaron Sorkin, qui a prouvé lors de **The West Wing** qu'il connaissait bien les rouages du gouvernement américain et la façon dont les spécifications militaires peuvent devenir un type de poésie saccadée. Les acteurs, heureusement, sont capables de suivre les exigences du scénario et le résultat est fort divertissant. **Charlie Wilson's War** a beau être une comédie, c'est également un film qui présente avec une certaine conviction les interactions entre les entités qui font fonctionner Washington : ne soyez pas surpris d'être momentanément passionné par les détails de l'allocation des budgets fédéraux.



Photos : Universal Pictures



Mais un détail gênant plane au-dessus de tout le film. Car les spectateurs les mieux informés se souviennent sans doute que les agissements des moudjahidines armés par les Américains, par l'entremise de leurs héritiers talibans, ont fini par avoir des répercussions dramatiques. **Charlie Wilson's War** évite longtemps de dire que les magouilles de Charlie Wilson ont eu des effets épouvantables, et la mention crue de cette vérité en épilogue ne règle pas la contradiction sur laquelle reposent les rires du film. Ce qui en fait évidemment un fier représentant du genre géo-sardonique. Car sans l'ironie amère et le cynisme moqueur, ça ne serait tout simplement pas crédible...

Riez, volez, tuez...

Réaliser une comédie noire réussie est un art : non seulement faut-il maîtriser les éléments nécessaires à un bon film, il faut également savoir établir un bon équilibre entre les éléments contradictoires que sont le rire et le suspense. Mais est-ce nécessairement une contradiction ? Le rire est-il plus facile lorsque l'on n'a pas à se soucier des conséquences qui accompagnent les actes criminels ? Deux comédies parues récemment illustrent bien deux stratégies qui s'offrent aux scénaristes de comédies criminelles : l'atténuation du crime, ou bien la maximisation des rires.

Mad Money [Folles du cash] ne vise certainement pas le même public qu'**In Bruges**, et cette différence se voit dès la prémisses. Alors qu'**In Bruges** s'intéresse à deux assassins en cavale, **Mad Money** décrit les machinations d'une femme bien éduquée qui se voit contrainte, lorsque son mari est mis au chômage, au travail peu valorisant de concierge. Mais elle ne vide pas les poubelles à n'importe quel endroit : elle arpente les corridors et les toilettes de la Réserve fédérale américaine, là où sont détruits les billets légèrement endommagés. Intelligente, cupide et en mal d'aventure, elle conçoit éventuellement un plan pour dérober des petites coupures sous les yeux des



Photo : Overture Films

caméras de sécurité, et recrute deux copines nécessaires au plan. Le reste du film, tel que présagé dans un prologue intrigant, consiste à attendre les inévitables complications.

La comédie n'est pas hilarante à s'en rouler par terre, mais le public visé par ce film inoffensif ne s'en fera pas pour autant. Il faut dire que la stratégie d'atténuation criminelle pratiquée par le scénario a tôt fait de faire taire les plus scrupuleux : les héroïnes du film sont sympathiques, le responsable de la sécurité ne l'est pas et l'argent dérobé est destiné à la déchiqueteuse. Il y a crime, mais puisque peu de quidams s'inquiéteront des risques inflationnistes que représente une telle fuite d'argent comptant, tenter de trouver une victime peut s'avérer un exercice subtil. La permission de rire avec les criminelles est donc accordée sans grands remords.



Photo: Overture Films

154

Le scénario n'est certainement pas sans faute (les plus fins s'amuseront à trouver une liste de raisons pour lesquelles l'arnaque ne peut pas fonctionner), mais **Mad Money** esquive les objections à l'aide d'un clin d'œil. Le scénario avance rapidement, les dialogues sont amusants, la réalisation est compétente et le charme des actrices en vedette réussit à faire oublier le sentiment qu'il s'agit ici d'un produit plus manufacturé qu'authentique. Psychologues et experts en marketing s'entendront pour dire que **Mad Money** est conçu pour ne pas déplaire au plus grand public possible.

Cette stratégie prudente a ses mérites, surtout quand la prise de risques implique des échecs occasionnels. Le manque d'audace de **Mad Money** trouve son antithèse dans **In Bruges [Bienvenue à Bruges]**, une comédie criminelle nettement plus noire, plus audacieuse mais aussi moins satisfaisante dans son ensemble.

Dès les premières images, on comprend que ce film ne s'adresse pas à un vaste public. Alors que deux assassins arrivent à Bruges en attendant d'avoir des nouvelles de leur employeur, l'homme le plus âgé (Brendan Gleeson) prend plaisir à jouer au touriste alors que le plus jeune (Colin Farrell) ne peut tolérer le rythme tranquille de la ville. L'humour tourne rapidement à l'ab-

surdité : le jeune tueur est fasciné par un nain prenant part à un tournage de film, s'entiche d'une femme inexplicablement réceptive à ses avances et ne se retient pas pour casser la gueule à des touristes en plein restaurant. Mais au-delà de la performance nerveusement comique de Farrell et des dialogues du scénariste-réalisateur Martin McDonagh se tisse une trame beaucoup plus sombre : le plus vieil assassin reçoit l'ordre d'éliminer son collègue, ce qui ne sera peut-être pas aussi difficile que prévu, celui-ci étant rongé de remords au sujet d'un contrat ayant mal tourné. Une chose est certaine, **In Bruges** peut s'avérer délicieusement imprévisible, surtout lorsque se pointe l'employeur à la langue salée, interprété par un Ralph Fiennes en pleine forme.

Les dialogues sont d'une rare qualité et les retournements de l'intrigue sont rafraîchissants après tant de films convenus. Les fans de **Pulp Fiction** trouveront leur compte dans **In Bruges**. Livrer un bon film a ses avantages

comme approche pour résoudre la tension inhérente à toute comédie noire mais, pour plusieurs, le film finira par trop errer du côté de la violence au cours de son troisième acte. On assiste à plusieurs morts spectaculairement sanguinolentes et le destin tragique d'une bonne partie des personnages finit par ternir les bons sentiments entretenus jusqu'à ce moment. D'autres scories n'aident pas à ficeler le scénario, qu'il s'agisse du rôle de plus en plus ténu de Clémence Poésy ou bien de la finale plus onirique que satisfaisante. **In Bruges**, malgré toutes ses qualités, finit par souffrir de sérieuses inconsistances de ton. Après un bon départ, le film est finalement écrasé par l'horrible vérité qui



se cache derrière toute comédie noire : une fois oubliés les rires, c'est la mort qui triomphe.

Peut-être est-il plus sage d'éviter le sujet et de raconter l'histoire d'une ménagère devenue voleuse.

Retournement ou ridicule ?

L'art du thriller n'est pas plus facile que celui de la comédie criminelle. Mais le dilemme principal est autre : faut-il privilégier le réalisme convaincant ou les retournements excitants ? Est-ce préférable de surprendre un public blasé ou de lui livrer une expérience familière ? Ni **Untraceable** ni **Vantage Point** ne réussissent tout à fait à dépasser les limites de leurs ambitions, mais **Vantage Point** parvient au moins à atteindre une partie de ses propres objectifs.

Untraceable [Introuvable], en revanche, souffre dès le départ d'une prémisse peu prometteuse. Notre héroïne est une agente du FBI affectée à l'unité des crimes Internet. Dès les premières scènes, on la voit cerner un cyber-escroc et dépêcher chez lui une véritable unité d'intervention tactique sans la formalité d'un mandat de perquisition. Le film a déjà quitté l'orbite des films réalistes, sans pour autant se diriger vers la planète des films intéressants. Son antagoniste finit par être un tueur aux talents de webmestre qui capture des victimes pour les exécuter à coups de visites sur son site. Il y aurait de quoi rire si le film était le moins drôle, mais ce n'est pas le cas : **Untraceable** répète les mêmes clichés que tant d'autres films de tueurs en série sans l'ombre d'un talent narratif ni d'un sourire ironique.



Le film se prive éventuellement de sa dernière parcelle d'intérêt lorsque le meurtrier en série (dévoilé aux spectateurs de façon inconséquente) se révèle avoir un plan de vengeance assez ordinaire. Ce qui paraissait être une série de victimes choisies au hasard (ce qui aurait été plus troublant) finit par s'avérer un groupe d'intervenants liés à un événement qui aurait dû être immédia-

tement reconnaissable par les policiers. Mis à part la thématique Internet, **Untraceable** ne réussit pas à se distinguer des autres films de tueurs en série parfaitement ordinaires que l'on retrouve souvent. N'eût été de la présence de quelques visages familiers au générique, il n'aurait pas été surprenant de voir ce titre relégué aux basses étagères des films destinés directement au club vidéo.

Vantage Point [Angles d'attaque] n'est pas nécessairement un chef-d'œuvre, mais ses figures de style réussissent à faire oublier momentanément son propos assez convenu. L'astuce la plus évidente occupe l'essentiel de la première heure, alors que l'assassinat d'un président américain à Salamanca est vu par les médias, puis par un garde du corps, un policier espagnol, un quidam américain, le président lui-même et finalement par les terroristes derrière toute l'affaire. Les mêmes événements sont ainsi revécus de manière différente, mais n'espérez pas un **Rashomon** des résultats : les perspectives successives approfondissent les rouages de l'affaire mais ne se contredisent pas, et le film n'est pas assez tordu pour offrir des perspectives subjectives. Hélas, ce chambardement chronologique finit par lasser et manque parfois de vapeur narrative. Quelques « retournements » sont faciles à deviner alors que le film nous cache manifestement des informations, et le dernier segment abandonne l'idée d'une narration limitée pour revenir à un point de vue omniscient beaucoup plus conventionnel.



Une fois remis en ordre dans sa logique narrative, **Vantage Point** n'est guère plus qu'un thriller familial, avec les héros, traîtres et vilains habituels. Quelques moments sont particulièrement faibles ; on pense à la masse d'exposition malhabile qui accompagne les premières minutes du film, au segment trop guimauve du quidam, ou bien encore à la tentative de faire du président un pacifiste prudent *aux antipodes du président actuel*. Mais ces accrocs sont quelque peu compensés par des facettes de la production qui dépassent la compétence. L'atmosphère des décors

espagnols est convaincante malgré un tournage en plein Mexique, la poursuite automobile finale est délicieusement bien réalisée, et les acteurs semblent s'en donner à cœur joie dans des rôles héroïques : Randy Quaid est particu-



lièrement prenant comme agent des services secrets qui se démène pour tout régler. Il va sans dire que la complexité du complot défie la bonne volonté du spectateur de suspendre son incrédulité, mais cette surenchère de retournements ridicules finit par former une fraction non négligeable du plaisir que l'on peut tirer d'un thriller de ce type. Peu importe ses failles, **Vantage Point** finit tout de même par faire mieux avec des éléments qui auraient pu être beaucoup moins prenants. On ne prendra pas ce film pour un chef-d'œuvre, ce n'est pas non plus un titre qui restera en mémoire bien longtemps, mais on lui reconnaîtra une ambition astucieuse et un résultat qui dépasse certaines attentes. L'art du thriller est difficile ; ne rejetons pas immédiatement les tentatives dotées d'un peu de style.

Bientôt à l'affiche

Est-ce une coïncidence ou une fascination pour les chiffres qui fait en sorte que des titres numériques tels **21**, **88 minutes** et **10,000 BC** vont se succéder au grand écran ? Est-ce un désir de thrillers criminels de série B ou de la compassion pour les moins bien nantis de notre société qui a donné naissance à **The Bank Job** et **Street Kings** ? Est-ce un plan d'affaires aux visées lucratives ou un questionnement social sur le destin de l'Amérique du XXI^e siècle qui nous amènera **Stop Loss** et **Harold & Kumar Escape From Guantanamo Bay** ? Les réponses dans le prochain *Camera oscura* !

En attendant, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

L'Académie du crime

NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

BONFANTINI, Massimo A.

Il giallo e il noir: l'evoluzione di un genere in sei lezioni

Bergamo, Moretti Honegger, 2007, 119 pages.

Le roman policier et le noir : évolution d'un genre en six leçons.

CLOSE, Glen S.

Contemporary Hispanic Crime Fiction: A Transatlantic Discourse on Urban Violence

New York, Palgrave Macmillan, 2008, 256 pages.

COMASTRI MONTANARI, Danila

Giallo antico: come si scrive un poliziesco storico

Bresso, Hobby & Work (Giallo & Nero), 2007, 213 pages.

Comment écrire un polar historique.

DIXMIER, Michel & Véronique WILLEMIN

« L'Œil de la police » : crimes et châtements à la Belle Époque

Paris, Alternatives, 2007, 143 pages.

EMERSON, Kathy Lynn

How to Write Killer Historical Mysteries: The Art and Adventure of Sleuthing to the Past

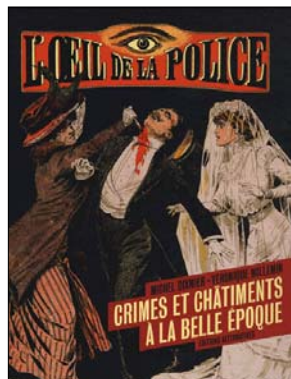
McKinley (CA), Perseverance Press, 2008, 226 pages.

ESCRIBA, Alex Martin & J. S. ZAPATERO (dirs.)

Informe confidencial: la figura del detective en el género negro

Valladolid, Difacil, 2007, 355 pages.

Actes d'un congrès sur le polar qui s'est tenu à Salamanca en 2006.



GEHERIN, David

Scene of the Crime: The Importance of Place in Crime and Mystery Fiction

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 216 pages.

Les lieux du crime dans les œuvres de Walter Mosley, Carl Hiaasen, James Lee Burke, Simenon, Paco Ignacio Taibo II, James McClure, etc.

GIGLIONI, Daniele

All'ordine del giorno è il terrore

Milano, Bompiani (Tascali Bompiani), 2007, 141 pages.

Terreur et terrorisme dans la littérature.

GIOVANNOLI, Renato

Elementare, Wittgenstein: filosofiadel racconto poliziesco

Milano, Medusa (Grandi saggi 4), 2007, 373 pages.

Préface de Umberto Eco.

HUTCHISON, Anthony

Writing the Republic: Liberalism and Morality in American Political Fiction

New York, Columbia University Press, 2007, xxii, 230 pages.

JOHNSON, Kevin

Dark Page: Books That Inspired American Film Noir, 1940-1949

New Castle (DE), Oak Knoll Press, 2007, 384 pages.

Guide des premières éditions des romans qui ont été adaptés en film noir.

JUNILLON, Renaud (dir.)

Le Roman noir

Paris, Initiales (Dossiers Initiales), 2007, 84 pages.

KAWANA, Sari

Murder Most Modern: Detective Fiction and Japanese Culture

Minneapolis, University of Minnesota Press, avril 2008, 228 pages.

LEONARD, Elmore

10 Rules of Writing

New York, William Morrow, 2007, 190 pages

Un « howdunit » ou conseils aux écrivains en herbe, par un vétéran.

LOFLAND, Lee

Howdunit: Police Procedure & Investigations: A Guide for Writers

Cincinnati (OH), Writers Digest Books, 2007, 368 pages.

Préface de Stuart Kaminsky. Ouvrage pratique.

MOSLEY, Walter

This Year You Write Your Novel

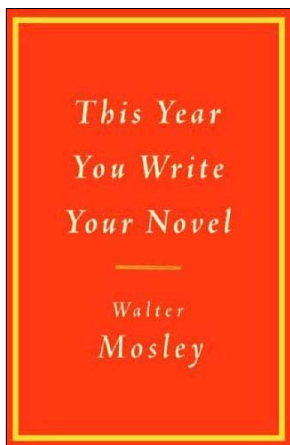
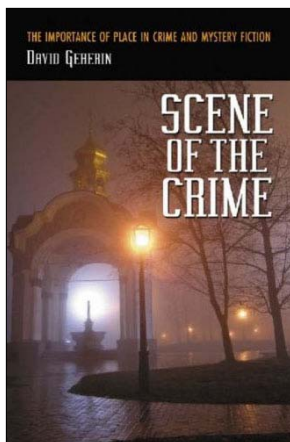
Boston, Little, Brown, 2007, 112 pages.

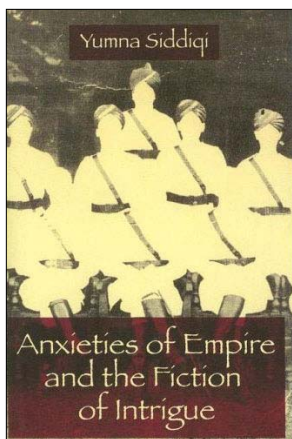
Conseils aux écrivains en herbe par un autre vétéran.

ROLLYSON, Carl (ed.)

Critical Survey of Mystery and Detective Fiction

Portland (OR), Salem Press, 5 vol., 2080 pages.





Nouvelle édition, 300 photos, 393 auteurs, 38 essais, etc.

ROSEMBERG, Muriel (dir.)

Le Roman policier : lieux & itinéraires, dans la revue *Géographie & Cultures* 61, Paris, L'Harmattan, 2007, 143 pages.

SILVER, Mark

Purloined Letters : Cultural Borrowing and Japanese Crime Literature, 1868-1937

Honolulu, University of Hawaii Press, 2008, 224 pages.

SOBIN, Roger M.

The Essential Mystery Lists for Readers, Collectors, and Librarians

Scottsdale (AZ), Poisoned Pen Press, 2007, 400 pages.

STEVENS, Serita & Anne BANNON

Book of Poisons : A Guide for Writers

Cincinnati (OH), Writer's Digest, 2007, 368 pages.

SANCHEZ BARBA, Francesc

Bumas del franquismo : el auge del cine negro español (1950-1965)

Barcelona, Publicacions i Edicions/Universitat de Barcelona (Film Historia 7), 2007, 583 pages.

SIDDIQI, Yumna

Anxieties of Empire and the Fiction of Intrigue

New York, Oxford University Press, 2007, 304 pages.

Conan Doyle, John Buchan et autres auteurs « coloniaux ».

TROTT, Barry

Read On – Crime Fiction : Reading Lists for Every Taste

Westport (CT), Libraries Unlimited, 2008, xviii, 146 pages.

WHITE, Rosie

Violent Femmes : Women as Spies in Popular Culture

New York, Routledge, 2007, 176 pages.

Les espionnes dans la littérature, au cinéma et à la télévision.

WOODS, Brett F.

Neutral Ground : A Political History of Espionage Fiction

New York, Algora Publications, 2008, xii, 163 pages.

À PROPOS DES AUTEURS

BAYARD, Pierre

L'Affaire du chien des Baskerville

Paris, Minuit (Paradoxe), 2008, 176 pages.

BOURGEOIS, Françoise

Graham Greene et ses héroïnes

Brignais, Traboules, 2007, 226 pages.

CARPENTIER, Marie-Hélène

Jean-Patrick Manchette : la littérature impossible
(Écrits pour le cinéma et le roman noir)

Thèse de doctorat, Science des textes et documents,
Paris VII, 2007, 2 microfiches.

DOSSIER :

Margaret Millar dans *Clues : A Journal of Detection*,
vol. 25, n° 3, spring 2007, 80 pages.

HAMMER, David L.

You Know My Methods

Shelburne (Ont.), Battered Silicon Dispatch Box,
2007, 136 pages.

Textes divers sur Holmes et le Canon.

FORSSMAN, Ingeborg

Ich war schon immer ein robustes kleines Biest :
Dorothy Sayers, Leben und Werk

Moers, Brendow, 2007, 204 pages.

GARDINER, Philip

The Bond Code : The Dark World of Ian Fleming
and James Bond

Franklin Lakes (NJ), New Page Books, 2008, 256 pages.

Une interprétation ésotérique de l'œuvre de Fleming.

GOULD O'CONNELL, Jean

Chester Gould : A Daughter's Biography of the Creator
of Dick Tracy

Jefferson (NC), McFarland, 2007, 231 pages.

Préface de Dick Locher.

GUDIN DE VALLERIN, Gilles & Gladys BOUCHARD

Léo Malet revient au bercail

Arles, Actes Sud, 2007, 254 pages.

JAMBOR, Jan

Die Rolle des Zufalls bei der Variation der klassischen
epischen Kriminal-literatur in den Bärnach-Romanen
Friedrich Dürrenmatts

Presov, Filozoficka Fak. Preovskej Univ., 2007, 312
pages.

Le thème du hasard dans les polars de Dürrenmatt.

KABATCHNIK, Amnon

Sherlock Holmes on the Stage : A Chronological
Encyclopedia of Plays Featuring the Great Detective

Lanham (MD), Scarecrow Press, 2008, 208 pages.

LACHAUD, Maxime

Harry Crews : un maître du grotesque

Paris, K-inite, 2007, 269 pages.

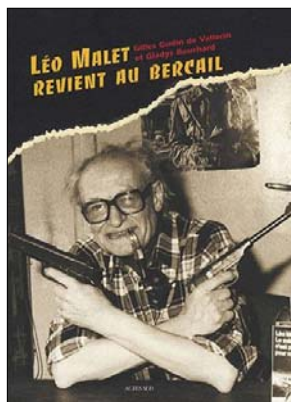
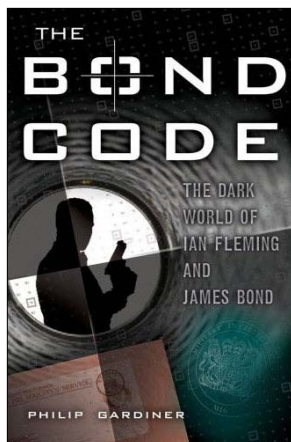
Thèse de doctorat remaniée – Toulouse, 2003 – en ap-
pendice : entretiens de l'auteur avec David Le Breton,
Maggie Powell & Harry Crews.

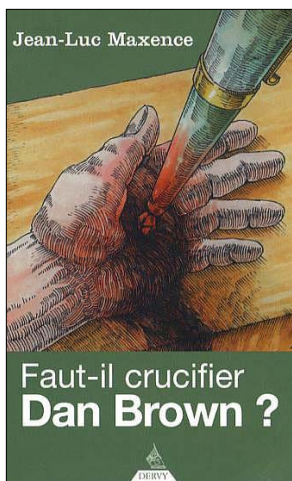
LELLENBERG, Jon, Daniel STASHOVER & Charles
FOLEY (eds.)

Arthur Conan Doyle : A Life in Letters

New York, Penguin Press, 2007, 706 pages.

Correspondance de Conan Doyle de 1867 à 1930.





LOVISI, Gary
Sherlock Holmes : The Great Detective in Paperback & Pastiche : A Survey, Index & Value Guide
 Brooklyn (NY), Gryphon Books, 2007, 180 pages.
 Édition augmentée de 1990.

LUCARELLI, Carlo
Il mistero a piccolo dose : scritti e intervisti
 Roma, Datanews (Ahlambra), 167 pages.

MANGHAM, Andrew (ed.)
Wilkie Collins Interdisciplinary Essays
 Newcastle (UK), Cambridge Scholars Pub., 2007, xi, 284 pages.

MAXENCE, Jean-Luc
Faut-il crucifier Dan Brown ?
 Paris, Dervy, 2007, 130 pages.

MORAGA GIL, Luisa
Francisco Garcia Pavon y sus relatos policíacos
 Ciudad Real, Diputación de Ciudad Real, 2007, 472 pages.
 Les polars de Francisco Garcia Pavon.

OATES, Joyce Carol (Ed. Greg JOHNSON)
The Journal of Joyce Carol Oates, 1973-1982
 New York, Ecco, 2007, xiv, 509 pages.

RIEDLINGER, Stefan
Tradition und Verfremdung : Friedrich Dürrenmatt und der klassische Detektivroman
 Marburg, Tectum Verlag, 2007, 244 pages.

ROSSO, Franco
Caffe Vigata : conversazioni con Andrea Camilleri
 Reggio Emilia, Aliberti (Chewing Gum), 2007, 120 pages.
 Entrevues avec Andrea Camilleri.

SIEBALD, Manfred
Dorothy L. Sayers : Leben, Werk, Gedanken
 Schwarzenfeld, Neufeld Verlag, 2007, 191 pages.

SOWA, Dawn B.
Critical Companion to Edgar Allan Poe : A Literary Reference to His Life and Work
 New York, Facts on File (Facts on File of American Literature), 2007, 458 pages.

SZUMSKUJ, Benjamin (ed.)
Dissecting Hannibal Lecter : Essays on the Novels of Thomas Harris
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, 239 pages.
 Recueil de 12 essais sur l'œuvre de Thomas Harris.

VIALA, Fabienne
Leonardo Padura : Le Roman noir au paradis perdu
 Paris, L'Harmattan (Sang Maudit), 2007, 210 pages.
 Préface de Francois Moulin Civil.

VALENTIN, Joachim (dir.)
Sakrileg : eine Blasphemie ? Das Werk Dan Browns kritisch gelesen
 Münster, Aschendorff, 2007, 170 pages.
 Recueil d'essais sur le *Da Vinci Code* de Dan Brown.

WALSH, Anne L.

Arturo Pérez-Reverte: Narrative Tricks and Narrative Strategies

Woodbridge, Tamesis, 2007, xiv, 172 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ACQUAROLI, Roberto (ed.)

Casa criminali: penalisti al cinema

Macerata, EUM, 2007, 106 pages.

BOURDON, Laurent

Dictionnaire Hitchcock

Paris, Larousse (In Extensio), 2007, 1051 pages.

BRETT, Martin

Sopranos: The Complete Book

New York, Times Home Entertainment, 2007, 226 pages.

Analyse de l'intégrale des six saisons.

BÜRGER, Peter

Kino der Angst: Terror, Krieg und Staatskunst aus Hollywood

Stuttgart, Schmetterling Verlag, 2007, 650 pages.

BURSTEIN, Dan & Arne de KEIJZER (eds.)

Secrets of 24: The Unauthorized Guide to the Political & Moral Issues Behind TV's Most Riveting Drama

New York, Sterling Publishing, 2007, 256 pages.

FERENCZI, Aurélien

Fritz Lang

Paris, Cahiers du Cinéma (Grands Cinéastes), 2007, 95 pages

FLORY, Dan

Philosophy, Black Film, Film Noir

University Park (Pa.), Pennsylvania State University Press, 2008, 408 pages.

GANDINI, Leonardo

Il film noir americano

Torino, Lindau (Strumenti), 2008, 144 pages.

GRAMS, Martin Jr.

The Radio Adventures of Sam Spade

Churchville (MD), OTR Publishing, 2007, 252 pages.

Histoire d'une série radiophonique, 1946-1951.

GUÉRY, Christian

Justices à l'écran

Paris, Presses Universitaires de France (Questions judiciaires), 2007, 302 pages.

HAINING, Peter

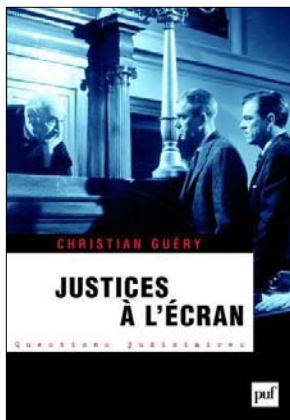
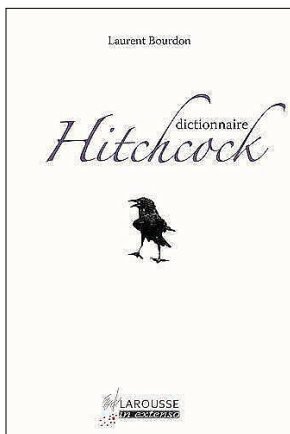
Sweeney Todd: The Real Story of The Demon Barber of Fleet Street

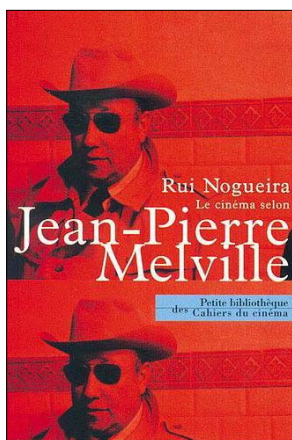
London, Anova Books, 2007, 191 pages.

HANSON, Helen

Hollywood Heroines: Women in Film Noir and the Female Gothic Heroine in Film

London, I. B. tauris, 2008, 256 pages.





HARE, William
L. A Noir : Nine Dark Visions of the City of Angels
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 247 pages.

HIBBS, Thomas S.
Arts of Darkness : American Noir and the Quest for Redemption
Dallas (TX), Spence Publications, 2007, 336 pages.
Interpretation théologique du film noir américain.

JACOBS, Steven
The Wrong House : The Architecture of Alfred Hitchcock
Rotterdam, 010 Publications, 2007, 342 pages.

KEANEY, Michael F.
British Film Noir Guide
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 269 pages.

KIERNAN, Denise & Joseph D'AGNESE
24 heures : le guide officiel de la C. T. U.
Paris, Fetjaine (Hors Collection), 2008, 208 pages.

LUCCI, Gabriele
Noir
Milano, Electa, 2007, 351 pages.

MACK, Robert L.
Wonderful and Surprising History of Sweeney Todd : The Life and Times of an Urban Legend
New York, Continuum, 2007, 384 pages.

MACNEE, Patrick
The Avengers : The Inside Story
London, Titan Books, 2008, 144 pages.

MASCIA, Alberto
Alla ricerca del senso : cinema e filosofia nell'opera dei fratelli Coen
Fiesole, Cadmo, 2007, 90 pages.
Le cinéma des frères Coen.

McBRIDE, Ryan
Fatal Spaces : Alfred Hitchcock, Fritz Lang and the Art of Murder
Saarbrücken, VDM Verlag, 2007, 100 pages.

MINITER, Richard & Leah WILSON (eds.)
Jack Bauer for President : Terrorism and Politics in 24
Dallas (TX), Ben Bella Books, 2007, 240 pages.

NAREMORE, James
More Than Night : Film Noir in its Context
Berkley (CA), University of California Press, 2008, 342 pages.

NOGUEIRA, Rui
Le Cinéma selon Melville : entretiens avec Rui Nogueira
Paris, Cahiers du Cinéma (Petite Bibliothèque des Cahiers), 2007, 221 pages.

OWEN, A. Susan, Leah R. VANDE BERG & al.
Bad Girls : Cultural Politics and Media Representations of Transgressive Women
New York, Peter Lang, 2007, 261 pages.

QUINN, Thomas

25 Years of « Taggart »

London, Headline Publishing, 2007, 224 pages.

Guide illustré de cette série policière écossaise.

SALISBURY, Mark

Sweeney Todd: The Demon Barber of Fleet Street

London, Titan Books, 2007, 173 pages.

SANDERS, Steven M. & Aeon J. SKOBLE (eds.)

The Philosophy of TV Noir

Lexington, University Press of Kentucky (Philosophy of Popular Culture), 2007, 288 pages.

SHAW, Tony

Hollywood's Cold War

Edinburgh, Edinburgh University Press, 2007, x, 342 pages.

SCHMENNER, Will & Corinne GRANOF (eds.)

Casting a Shadow: Creating the Alfred Hitchcock Film

Evanston (Ill), Mary and Leigh Block Museum of Art/Northwestern University Press, 2007, xii, 155 pages.

SILVER, Alain & James URSINI (eds.)

The Gangster Film Reader

Pompton Plains (NJ), Limelight, 2007, viii, 410 pages.

SMITH, Jim

Tarantino

London, Virgin Books, 2007, 295 pages.

STEPHENS, Michael L.

Gangster Films: A Comprehensive, Illustrated Reference to People, Films and Terms

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 383 pages.

UVA, Christian

Schermi di piombo: il terrorismo nel cinema italiano

Soveria Mannelli, Rubbetino, 2007, 284 pages.

Le terrorisme dans le cinéma italien.

VENTURELLI, Renato

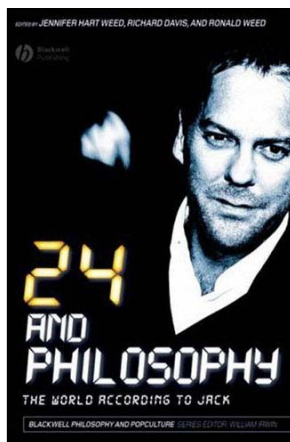
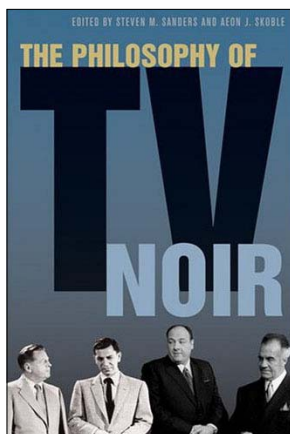
L'età del noir: ombre, incubi et delitti nel cinema americano, 1940-1960

Torino, Einaudi (Piccola Biblioteca Einaudi), 2007, x, 498 pages.

WEED, Jennifer Hart & Ronald (eds.)

24 and Philosophy: The World According to Jack Bauer

Hoboken (NJ), Wileys & Sons (Blackwell Philosophy and Popular Culture), 2007, 223 pages.





ENCORE DANS LA MIRE

de

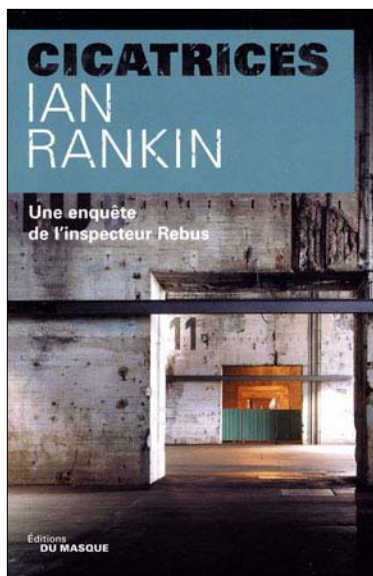
Michel-Olivier Gasse, André
Jacques, Jean Pettigrew, Simon
Roy et Norbert Spehner

Quand on joue avec le feu...

L'inspecteur John Rebus et sa collègue Siobhan Clarke sont envoyés à South Queensferry, une petite ville côtière au nord d'Édimbourg, où a eu lieu une fusillade. Un tueur est entré dans une école, a abattu deux étudiants et en a blessé un autre avant de retourner l'arme contre lui. Plusieurs faits viennent compliquer cette affaire sensationnelle qui fait jouir les plumitifs à sensation. L'étudiant blessé est le fils d'un politicien local, un type puant, ambitieux, un démagogue de la pire espèce qui a un compte à régler avec la police (il a déjà été interpellé en compagnie d'une prostituée). Un des adolescents tués est un neveu de Rebus, chose qu'il est obligé de cacher à ses supérieurs sous peine de se voir retirer l'enquête. Mais les ennuis de Rebus ne s'arrêtent pas là... Il a les mains

ébouillantées — accident domestique, prétend-il —, il ne peut donc ni conduire, ni téléphoner, ni allumer sa cigarette. Et il a les Affaires internes sur le dos: un truand, qui harcelait sa collègue, est mort dans l'incendie de sa maison. Or John Rebus a été vu en sa compagnie. Le voilà donc soupçonné d'incendie volontaire, voire d'homicide volontaire. À tout moment, il peut être retiré de l'enquête pour se présenter devant le tribunal de ses pairs. Comme si cela ne suffisait pas, deux enquêteurs militaires plutôt coriaces et paranoïaques viennent compliquer l'existence de Rebus et de Siobhan Clarke dont la personnalité complexe et attachante s'impose dans chaque nouvelle intrigue.

Dans *Cicatrices*, Ian Rankin nous propose la quatorzième enquête de John Rebus. Ce nouveau chapitre de la vie du héros est exemplaire à plus d'un point de vue. L'in-



trigue, complexe à souhait, est d'une précision chirurgicale : les événements s'enchaînent parfaitement, sans digressions inutiles, sans éléments extérieurs pouvant nuire à la progression d'une enquête menée selon les règles de l'art jusqu'à un double dénouement plus que satisfaisant. On en apprend aussi un peu plus sur le passé de Rebus. En effet, Herdman, le tueur d'étudiants, a servi dans les SAS, un régiment d'élite dans lequel Rebus s'était engagé. On découvre ainsi qu'il n'a jamais réussi à s'intégrer : il a craqué avant ! Il ne s'en est jamais vraiment remis. Cette affaire évoque donc de douloureux souvenirs, mais aussi cela lui permet de mieux comprendre la psychologie du tueur et d'approcher plus facilement certains témoins qu'il aborde comme des frères d'armes.

À cause du cauchemar éditorial de la publication des œuvres de Rankin épar-

pillés entre plusieurs maisons, je n'ai pas lu toutes les enquêtes de John Rebus. Mais jusqu'à preuve du contraire (Le Masque devant continuer à les (re)publier), *Cicatrices* est de ses meilleurs romans, un des plus achevés, un de ceux qu'on a du mal à lâcher avant la fin. (NS)

Cicatrices

Ian Rankin

Paris, Le Masque, 2007, 428 pages.



Horreur et raffinement

Né à Shanghai, Qiu Xiaolong est venu aux États-Unis pour y poursuivre des recherches et soutenir une thèse sur T. S. Eliot. Au moment où surviennent les événements de Tian'anmen, il décida de ne pas retourner en Chine. *De sang et de soie* est le cinquième polar qu'il publie en anglais. Ses romans sont aujourd'hui publiés dans une douzaine de langues. Et heureusement pour les lecteurs francophones, son éditeur français les a publiés dans l'ordre.

Une femme, vêtue seulement d'un *qipao* rouge déchiré est assassinée et laissée presque nue dans un endroit public à Shanghai. Cette robe moulante était, avant la Révolution culturelle, le symbole de l'élégance bourgeoise. Mais les temps ont bien changé dans la Chine nouvelle, même si d'anciennes rancunes subsistent. Comme le meurtre semble avoir une portée politique, on fait appel à l'inspecteur principal Chen, spécialisé dans ce genre d'enquêtes.

Mais celui-ci vit alors une forme de dépression et se réfugie dans ses recherches littéraires sur la représentation de la femme dans les romans classiques chinois. Trois

autres crimes identiques surviendront dans les semaines qui suivent. Dans tous les cas, le meurtrier s'attaque à de jeunes femmes reliées aux milieux de la prostitution : une « compagne de repas », une « compagne de danse » et une « compagne de chant ». Évidemment, dans la Chine moderne, prude et prospère, la prostitution n'existe pas ! C'est sous ces euphémismes que l'on cache cette fonction interdite et jugée dégradante. Évidemment aussi, il ne peut être question d'ameuter la population avec des révélations qui laisseraient entendre qu'un tueur en série, autre réalité « inexistante », sévit dans la ville.

Mais, en l'absence de Chen, l'enquête menée par son assistant, l'inspecteur Yu, piétine et les supérieurs de la brigade spéciale (un peu comme les lecteurs) s'impatientent et s'énervent.

Malgré ce début un peu lent, malgré l'attitude de l'inspecteur Chen qui demeure hors de l'enquête (la suivant de loin comme un dilettante à la Dupin), *De soie et de sang* demeure un excellent roman. L'intrigue, si on la compare à celles des quatre précédents romans, semble, à première vue, débalancée. Ce n'est qu'à la moitié du livre que Chen sortira de sa léthargie et de sa retraite intellectuelle pour plonger vraiment dans l'action.

Mais si ce rythme lent agace un peu le lecteur féru de péripéties galopantes, il ne nuit en rien à la qualité du roman qui repose sur une écriture raffinée et complexe. En effet, à travers les très intellectuelles recherches de Chen et à travers son enquête marginale et peu orthodoxe, c'est la finesse et la complexité de la culture chinoise qui nous sont une fois de plus présentées par

Qiu Xiaolong. Finesse de la poésie et de la philosophie traditionnelles chinoises, finesse de l'art de vivre, de la cuisine, des vêtements. C'est toute une culture millénaire et presque mythique que le lecteur découvre dans ces apartés sinueux.

Qiu Xiaolong nous entraîne ainsi dans une sorte de « jardin aux sentiers qui bifurquent » qui, par plusieurs aspects, fait songer à l'univers de Jorge Luis Borges. Univers tout en arabesques et en faux-semblant, peuplé de mises en abyme constantes entre l'intrigue policière et les autres récits dont le roman est parsemé. Même la confrontation finale avec le meurtrier se présente comme une sorte de partie de go intellectuelle où l'inspecteur étale ses théories comme étant le résumé d'un roman policier qu'il désirerait écrire. Le récit dans le récit, le jeu des miroirs.

Un roman exceptionnel donc, pour qui-conque veut découvrir la complexité de la pensée et de la culture chinoises. Les ama-



teurs de gastronomie seront particulièrement choyés par la description (et parfois même les recettes) des plats que l'inspecteur déguste.

On en sort en se léchant les doigts. (AJ)

De sang et de soie

Qiu Xiaolong

Paris, Liana Levi, 2007, 358 pages.



Gros problèmes, problèmes de gros

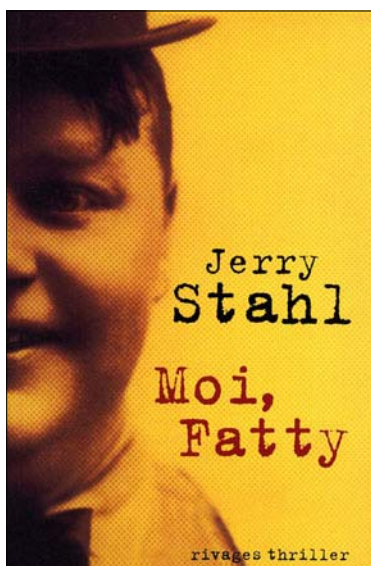
Je mène une relation ambiguë avec les biographies romancées. D'une part, le plaisir d'apprendre dans le cadre d'un roman, et de l'autre, ce questionnement récurrent sur les limites de la frontière fictionnelle. Car sous l'étiquette « roman », il peut se passer bien des choses...

Jerry Stahl est scénariste (*CSI*, *Twin Peaks*) en plus d'avoir écrit un roman (*À poil en civil*) publié chez Rivages, ainsi qu'une autobiographie (*Permanent Midnight*) axée sur sa toxicomanie, pas encore traduite en français.

Moi, Fatty se veut l'autobiographie romancée de la vie mouvementée de Roscoe « Fatty » Arbuckle, première vedette hollywoodienne de cinéma muet, premier acteur à gagner un million de dollars par an, l'inventeur même du gag de la tarte à la crème (y'a de ces choses que l'on croyait avoir toujours existé...). D'un père violent et d'une mère pieuse, Roscoe est accusé d'avoir détruit la féminité de sa mère « en voyant le jour au Kansas avec son gros cul par-devant ». Sa taille imposante sera sujet de railleries tout au long de sa vie, et ce surnom qu'il déteste (qui prendra même

place du vrai nom dans les génériques) ne fera que lui rappeler sans cesse son père et ses violences.

Ami de Chaplin et surtout de Buster Keaton, qu'il a découvert, Arbuckle travaille sans arrêt et on lui voue une admiration sans bornes des deux côtés de l'Atlantique. Pas mal pour un enfant abandonné qui débute dans les vaudevilles à l'âge de huit ans. Mais la bouteille le fait trébucher plus souvent qu'à son tour et l'héroïne, qu'on lui prescrit après une piqûre d'araignée, devient son principal port d'attache. Il réussira à se défaire de son addiction (pour un temps), mais un sort bien pire l'attend. Lors d'une fête qu'il organise dans un hôtel de San Francisco, la jeune actrice Virginia Rappe trouve la mort et Arbuckle est accusé à tort. S'en suivra un tollé médiatique jamais vu (cette affaire entraîna les journalistes à devenir ces taches de paparazzis), trois procès, et une carrière (et une vie)



brisée. À l'issue du troisième procès, le jury décrète que l'acquittement n'est pas assez et présente ses excuses à l'accusé, une première dans l'histoire de la justice américaine. Trop tard, Arbuckle est ruiné, moralement et monétairement et Hollywood (qu'il a bien failli, par ricochet, entraîner dans sa chute) lui ferme ses portes. Allez donc refaire votre vie après avoir été perçu des années durant comme la pire expression du vice et de la perversion que ce pays n'aie jamais connu...

Moi, Fatty, est digne des plus crasses romans noirs qui ont pu broser ce portrait peu valorisant du sud des États-Unis. L'histoire nous est contée par la voix d'Arbuckle lui-même, en courts chapitres. Stahl raconte dans son introduction que ces récits lui étaient soutirés par son valet japonais resté avec lui, même après que ses procès l'aient laissé sans le sous. Le valet ne lui donnait sa ration d'héroïne qu'à la suite d'une partie de son histoire. Quant à savoir comment ce manuscrit atterrit entre ses mains, il s'agit-là, dit Stahl, d'« une saga exigeant un second volume », et pour ce qui est de l'authenticité du document, « la question reste ouverte là aussi, le jury délibère encore ».

Quoiqu'il en soit, *Moi, Fatty* constitue un document passionnant sur la naissance du cinéma, sur les conditions de travail douteuses des premiers acteurs, et sur les moyens déployés par ses dirigeants pour prouver aux bonnes gens qu'Hollywood n'était pas l'incarnation même du démon. Difficile de distinguer la part de Stahl de celle d'Arbuckle, la biographie du roman. Et si on lisait une *histoire*? (MOG)

Moi, Fatty

Jerry Stahl

Paris, Rivages (Thriller), 2007, 270 pages.



De l'amour, de la mort, et de toutes ces sortes de choses...

J'aime de plus en plus les anthologies ! Qu'elles aient 300 ou 500 pages, peu importe... Depuis que j'ai trouvé le mode d'emploi — prendre son temps, lire un texte de temps en temps et jamais plusieurs à la file, etc. — je les apprécie d'autant plus que mon carnet de reproches et de lamentations vis-à-vis des romans ne cesse de se remplir, de quoi fournir un chapitre de livre ou un prochain article dans *Alibis*: surcharge pondérale narrative, clichés à répétition, thématiques usées jusqu'à la corde, etc. La liste est longue, la vie est courte, donc vive la nouvelle quand elle est peaufinée, de longueur raisonnable, avec une histoire qui accroche. C'est le cas de presque toutes les dix-neuf nouvelles du *Jour où la mort nous sépare*, une anthologie des *Mystery Writers of America*, dirigée par Harlan Coben.

Le thème de cette antho : l'amour, toujours l'amour, mais de cette sorte (y en a-t-il une autre ?) qui brûle tout sur son passage, qui va jusqu'à anéantir l'objet qu'il chérissait ! Ridley Pearson ouvre le bal avec « Queeny », l'histoire d'un cauchemar : quand sa femme disparaît, le narrateur est suspecté, arrêté, interné pendant des mois, avant que la police ne découvre que... j'en ai trop dit déjà !

Une histoire noire qui fait frémir et qui donne bien le ton de l'ensemble. Règle générale dans ce genre de recueil, certaines histoires sont meilleures que d'autres.

Parmi mes préférées, « Hors de danger », de Lee Child, ou comment Wolfe trouva l'amour et bien plus encore en prenant son lunch. Un récit ingénieux, à l'humour macabre. « La Solution de Chellini » de Jim Fusilli est une de ces histoires de vengeance comme je les aime. De l'affront initial au dénouement à la fois heureux et sanglant, le « héros » est calme, réfléchi, et diablement efficace. Harlan Coben nous propose « L'Imposteur » : une femme signale la disparition de son mari. À la maison, elle rencontre quelqu'un qui prétend être l'époux disparu. Il a la même voiture, des papiers d'identité en règle, etc. Il a tout pour prouver qu'il est bien le disparu, sauf qu'elle prétend *mordicus* qu'il est un imposteur ! Un thème angoissant qui aurait plu à ce vieux filou d'Alfred Hitchcock !

Certaines histoires sont plus banales, notamment le texte de Charles Todd intitulé

« Le Retour », (qui flirte avec le fantasque) ou « Cyberdate.com », de Tom Savage, plus convenue. « Boniment. Bonimenteur », de Steve Hockensmith, est la seule nouvelle que je n'ai pas appréciée. D'une part, je ne suis pas bien sûr d'avoir saisi toutes les « subtilités » de ce qui semble bien être un exercice de style « littéraire », et d'autre part, je ne supporte pas les auteurs qui crachent dans la soupe de la littérature populaire tout en gagnant leur vie avec cette « merde » (terme employé dans la nouvelle) qu'ils dénoncent comme médiocre, tout en proclamant haut et fort qu'ils pourraient faire tellement mieux, mais bon il faut bien gagner sa croûte, etc. Des poseurs, des vantards, des imposteurs et des frustrés !

À noter qu'au sommaire on retrouve relativement peu d'auteurs très connus. Parmi les « célébrités » : Laura Lippman, Ridley Pearson, Lee Child, Charles Todd, Jeff Abbott, R. L. Stine et Harlan Coben. Quant aux Charles Adai, Bonnie Hearn Hill, Tim Maleeny et autres P. J. Parrish, ils me sont parfaitement inconnus.

Un ensemble solide et quelques bons moments de lecture ! (NS)

Le Jour où la mort nous sépare

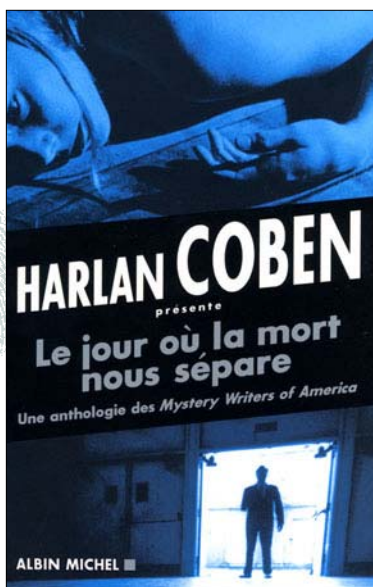
Harlan Coben (dir.)

Paris, Albin Michel, 2008, 376 pages.



On n'est pas sorti de l'auberge

On appelle *Auberge rouge* ces établissements inquiétants dont on n'est pas sûrs de ressortir vivant. Cette appellation viendrait de plusieurs faits divers ayant eu lieu en Ardèche entre 1815 et 1830 alors que



des aubergistes auraient exécuté bassement leurs clients pendant leur sommeil pour les détrousser. Les présumés coupables, Pierre Martin, sa femme Marie Breyse de même que leur homme de ferme Jean Rochette, ont été accusés puis inculpés pour avoir prétendument assassiné dans leur auberge de Peyrebeille un notable, Enjolras. On les a condamnés à périr guillotins. Indice du retentissement de l'affaire, selon les estimations, plus de 30 000 personnes auraient assisté à leur exécution. La légende s'est bien sûr nourrie de l'anecdote initiale; depuis, on l'a récupérée et gonflée à l'hélium de l'exagération sensationnaliste: on prétend par exemple que Marie Breyse aurait fait manger aux clients de l'auberge des mets — pâtés et ragoûts — apprêtés avec des morceaux prélevés sur les cadavres des victimes de son mari. D'autres laissaient courir la rumeur selon laquelle le couple Martin aurait brûlé leurs victimes dans le four après les avoir ébouillantés.

L'auberge de Pierre Martin s'était méritée, après le procès, les surnoms évocateurs de *Coupe-gorge*, *Ossuaire*, *Auberge sanglante*. Pour le moins lugubres. Si ce préambule déclenche en vous certaines réminiscences d'un récit intitulé *Le Malentendu*, sachez que la chose est normale puisqu'Albert Camus se serait inspiré de ces événements pour écrire ce court récit dont nous retrouvons déjà l'esquisse dans *L'Étranger*. L'expression populaire « on n'est pas sorti de l'auberge » tirerait aussi ses origines de la triste réputation du gîte de Pierre Martin, au sens où l'auberge est dépeinte comme un théâtre tragique où l'on rencontre la mort.

En faisant œuvre d'historien, Gérald Messadié mène l'enquête sur ces faits

divers scabreux ayant marqué l'imaginaire collectif. Il fait ressortir dans son étude les nombreuses incohérences de la poursuite judiciaire ayant conduit à la décapitation de ceux que l'on considérerait — à tort selon lui — comme des *serial killers* avant la lettre. Aurait-on guillotiné trois innocents afin de préserver des intérêts supérieurs? Messadié laisse croire que ce fut le cas au moyen d'une analyse méticuleuse des documents et des témoignages de l'époque. Que penser du fait que les pièces originales permettant l'étude archivistique de ce dossier aient disparu? Messadié se pose en sceptique face à l'affaire et cherche à rétablir les faits au nom de la Justice.

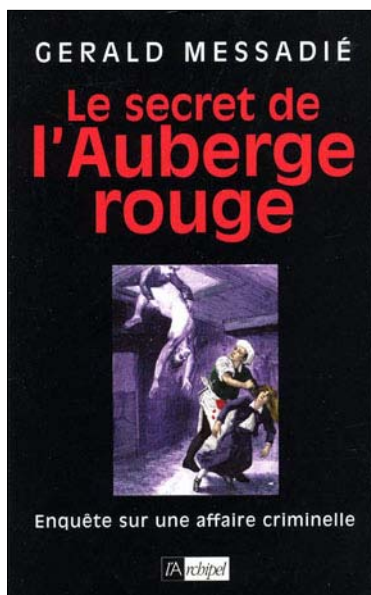
Selon l'historien, les fantasmes d'horreur de la population s'étant emballés, toutes sortes de récits ou fables ont été imaginées, gonflant les événements de l'auberge rouge, lui conférant un statut de légende où l'exagération des méfaits entrave le traitement de la vérité. Systématiquement, en reprenant un à un les témoignages de l'époque, Messadié montre toute l'absurdité de certains raisonnements: la rumeur du village laissait courir le bruit que le vent chassait « au-dessus de la cheminée du second four une fumée nauséabonde », « répandant une odeur de chair brûlée »... Messadié se demande en quoi la chair humaine calcinée dégage une odeur différente de celle de l'agneau ou du bœuf...

Comme un Voltaire de notre temps, il essaie de jeter un éclairage lucide grâce aux lumières de l'analyse et de l'examen critique et méthodique sur les faits que la vindicte populaire, tout autant que l'appareil judiciaire, avait biaisés et corrompus. L'imagination fertile s'abreuve souvent à la source

des préjugés. D'autant plus lorsqu'il s'agit du regard rétrospectif de citadins jugeant sévèrement les comportements considérés comme arriérés de ruraux *frustes et sauvages*. L'analyse de l'historien mérite d'être considérée, surtout à la lumière du contexte politique post-révolutionnaire qu'il prend le temps de nous présenter : période charnière de l'histoire moderne française, les années ayant suivi la Révolution ont vu naître un clivage entre royalistes et républicains qui a eu des répercussions sociales considérables, dignes des pires abominations. C'est donc dans ce climat de terreur et de vengeance que s'inscrit la légende de l'Auberge rouge.

Messadié réussit à faire la preuve que l'enquête a été bâclée, que le procureur royal n'avait aucun scrupule à tourner les coins rond. Le jugement fut incontestablement partial, fécondé par les croyances et médisances du peuple. Il ressort très clairement que les témoignages sont un tissu, que dis-je, une courteline d'incohérences, de contradictions, de singularités visant l'objectif ultime d'une condamnation. La mauvaise réputation des Martin, Breyse et Rochette s'est transformée en présomption de culpabilité. L'opinion publique exigeait la condamnation du trio maudit et on a tout simplement satisfait à leurs désirs acharnés.

On peut reprocher à l'étude le fait qu'on cherche à laisser le lecteur sur l'impression que l'auteur compense cet aveuglement populaire qui a conduit à l'exécution des aubergistes par un autre aveuglement, celui-là voulant les disculper avec le même manque de nuances. Messadié, dans cette étude cérébrale et minutieuse, troque une certitude pour une autre, là où à tout le moins on se serait contenté d'une indé-



cision. Un avocat de la défense convaincu qu'il a raison ne procéderait guère autrement pour semer le doute raisonnable chez un jury chargé de trancher quant à la culpabilité des accusés. (SR)

Le Secret de l'Auberge rouge

Gérald Messadié

Paris, L'Archipel, 2007, 256 pages.



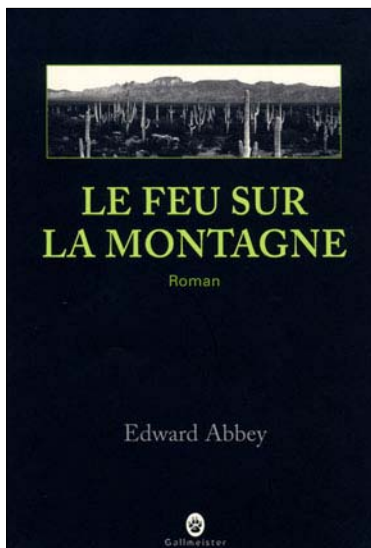
Papy fait de la résistance...

Salué comme étant le « Thoreau de l'Ouest américain » par Larry McMurtry, un des grands romanciers westerns contemporains, Edward Abbey (1927-1989) était aussi un écologiste pur et dur avant l'heure, de la variété « agitateur » et « contestataire ». Pionnier d'une prise de conscience environnementale aux États-Unis, icône de

la contre-culture, il a laissé une œuvre littéraire variée dont plusieurs romans qui font la synthèse parfaite du western et du roman noir (voir mon article dans *Alibis* 17 ou celui de Pierre Monette dans le n° 25).

Le Feu sur la montagne en est un bon exemple. Cette histoire, basée sur des faits réels, nous est racontée par Billy, un gamin de douze ans plutôt vif d'esprit, qui adore son grand-père John Vogelin chez qui il va passer quelques jours de vacances. Vogelin possède un immense ranch et le vieil homme ne partage sa terre qu'avec les coyotes, les cougars et les autres animaux qui peuplent les montagnes et les déserts. Mais ce havre bucolique est menacé quand l'Armée de l'Air décide d'installer un champ de tir de missiles sur la propriété du vieillard. Le problème : John Vogelin refuse de se laisser exproprier, prend sa Winchester et organise la résistance. David contre Goliath ! Mais il n'est pas certain que cette fois le petit l'emporte sur le géant. Tout dévoué à la cause de son grand-père, Billy voudrait lui donner un coup de main, mais il est trop jeune pour cela et le grand-père décide de le renvoyer dans sa famille quand les événements se précipitent. C'est sans compter avec la détermination, la débrouillardise et le courage de ce garçon qui refuse d'être mis à l'écart dans les moments difficiles.

Publié en 1962, ce roman n'a rien perdu ni de son actualité, ni de son intérêt. Il y a des passages magnifiques, élégiaques sur la nature sauvage du Nouveau-Mexique, passages qui s'intègrent parfaitement au reste de l'intrigue. Les dialogues sont souvent savoureux, notamment les joutes oratoires entre le grand-père et les représentants du



gouvernement, complètement époustoufflés par le comportement inattendu du vieux cowboy têtu comme une mule et bien décidé à mourir les armes à la main pour défendre son coin de paradis. À noter que le dénouement, quoique prévisible en partie, est particulièrement original.

Le Feu sur la montagne est un autre de ces hymnes crépusculaires qui déplorent la disparition progressive des terres sauvages de l'Ouest, synonymes de beauté et de liberté. L'auteur aimait tellement cette nature primitive qu'à sa mort il demanda à être enterré dans le désert. Exception faite des amis qui procédèrent à l'inhumation, personne ne sait où se trouve sa tombe.

Le livre est publié dans la collection Noire, chez Gallmeister. J'aime beaucoup leur présentation très soignée, avec de belles photos de paysages sauvages. Par contre, malgré son format intermédiaire (entre le livre de poche et le grand format)

et ses 212 pages, ce livre se vend à un prix disons... surprenant ! (NS)

Le Feu sur la montagne

Edward Abbey

Paris, Gallmeister (Noire), 2008, 212 pages.



Badineries et pédophilie

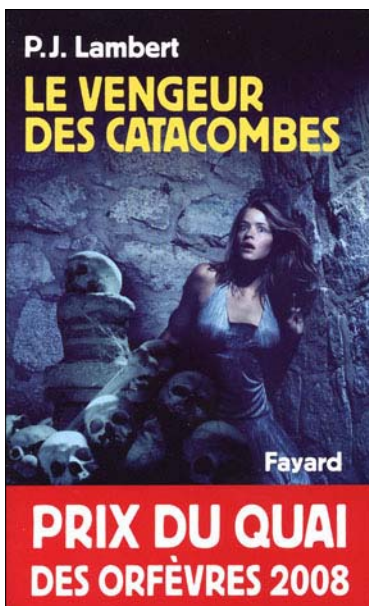
Rien, au départ, n'inciterait un adulte sérieux à arrêter son choix sur *Le Vengeur des Catacombes*, si ce n'est la bande rouge le proclamant récipiendaire du prix du Quai des Orfèvres 2008. Le titre racoleur, l'illustration de couverture, criante de mauvais goût, et la taille exagérée des caractères évoquent davantage un mauvais roman d'épouvante pour adolescents. Heureusement, ce livre est meilleur qu'il n'en a l'air.

Les catacombes en question, ce sont les nombreuses galeries qui forment le Paris sous-terrain où l'on retrouve rangés côte à côte, le 16 juin à 2 heures du matin, deux cadavres en décomposition auxquels on a soigneusement tranché la tête et les mains. L'enquête est confiée au capitaine Amélie Boursin, de la brigade criminelle, une femme pour ainsi dire parfaite, rousse canon, entêtée, et qui sait prendre les coups. Sous les conseils de son patron, François Simeoni, Boursin mène l'enquête avec le turbulent journaliste David Meyer, un ami d'enfance de Simeoni. C'est que Meyer se spécialise dans le criminel et travaille de façon indépendante, et même si on a pu, au fil des années, le qualifier de « fouille-merde » ou de « cure-poubelle », son professionnalisme et son efficacité ne font plus aucun doute.

Meyer est une grande-gueule. Romantique et charmeur bidon, il reste néan-

moins attachant et, pire que tout, il le sait parfaitement. Je ne brûle rien de l'intrigue en vous disant que le journaliste — tout en restant professionnel — mettra sa vie en branle pour que la belle capitaine s'entiche de lui. Prévisible. Mais Meyer est déterminé de tous les côtés, et c'est une superbe collaboration de la presse avec les forces de l'ordre qui nous est présentée ici, tant au commissariat que dans le lit.

L'enquête est lancée avec pratiquement aucune information en poche, et le lecteur progresse au fil des chapitres titrés par un indice de lieu et de temps (Paris — 17 juin — 11h30), évoluant tantôt au quart d'heure près, tantôt à intervalles de quelques jours. La piste mènera peu à peu à l'affaire Deschamps, vieille de quelques années, où un homme apprenait le viol brutal et le meurtre de ses deux jeunes filles par un



pédophile récidiviste, jugé apte à la libération après huit ans de psychiatrie. La publication anonyme dans les journaux d'une liste de maniaques sexuels en liberté vient raviver le sujet et enflamme la population française.

La narration nous raconte l'histoire soit à la troisième personne, soit à la première, via la voix de David Meyer lui-même, et c'est là que ça se gâte un peu. Je veux bien d'un personnage qui s'auto-magnifie, mais les lois du narrateur omniscient doivent cependant être mises de côté dans ces cas-là. Ainsi, Meyer n'hésite-t-il pas à se décrire physiquement, à nous vanter son caractère, à parler de lui à la troisième personne et à nous détailler la décoration de son salon, le tout ponctué d'un nombre audacieux de points d'exclamation.

Le ton badin de l'écriture de Lambert rend la lecture certes très rapide et facile, mais les nombreux traits d'humour sont souvent convenus ou tombent à plat. L'enquête est cependant plutôt bien menée et documentée, et le sérieux du sujet prend heureusement le dessus sur les folâtreries évasives du protagoniste.

Il m'est avis qu'avec un peu plus de rigueur, le personnage de David Meyer aurait pu être drôlement plus percutant et maîtrisé. En espérant le voir mûrir dans les prochains efforts de P. J. Lambert qui, comme la plupart des récipiendaires du prix du Quai des Orfèvres, était jusqu'à présent inconnu au monde de la littérature (il est consultant financier international). Souhaitons-lui une nouvelle carrière... (MOG)

Le Vengeur des Catacombes

P. J. Lambert

Paris, Fayard, 2007, 440 pages.



Qui trop embrasse

Il y a quelques années, j'avais rédigé, dans le numéro 18 d'*Alibis*, une critique louangeuse de *Terminus Berlin*, l'excellent premier polar de l'Allemand Pierre Frei. Hélas ! Je ne dirai pas autant de bien de son deuxième roman, *La Main du ciel*.

Cette fois, il nous sert une intrigue hallucinante et invraisemblable qui s'inscrit bien dans l'actuelle veine des « complots secrets au sein de l'Église ». Veine qui ne semble jamais se tarir depuis la parution de *Da Vinci Code* de Dan Brown.

En gros, voici une tentative de résumé de l'intrigue de *La Main du ciel*. Au départ, on assiste à l'élection d'un pape. Un pape de choc qui détonne face au traditionalisme de l'Église catholique. Un Écossais encore jeune, le cardinal James Clifton Lachlinvar Montgomery Stuart, se trouve investi de la mission quasi divine de diriger la barque de saint Pierre. Ouvert, moderne, le nouveau pape, qui a pris le nom de Jean XXIV, bouscule vite les milieux les plus rétrogrades du Vatican. Malheureusement, une organisation secrète, *Manus Caelum* (sic ! En latin, *La Main du ciel* se dit *Manus Caeli* et non *Caelum*), qui ressemble à s'y méprendre à l'image dan-brownienne de l'*Opus Dei*, veille au grain et met en place un plan diabolique pour ramener l'Église sur la voie de la stricte orthodoxie.

Lors de sa première visite à l'étranger, dans un vague pays d'Amérique du Sud qui pourrait ressembler à la Colombie, le pape est enlevé par des guérilleros dont le chef,

aux allures de Che, est un ancien terroriste allemand.

Dès lors, Pierre Frei nous entraîne dans la plus rocambolesque aventure que j'aie lue depuis longtemps. Dans cette macédoine, on voit tour à tour surgir des guérilleros de gauche, des banquiers véreux, un grand patron de presse milliardaire aux idées d'extrême-droite qui rêve de devenir chef d'une Italie nouvelle, des cardinaux corrompus, ambitieux et au passé trouble, des nonnes plus ou moins lubriques et libidineuses qui pratiquent le karaté, des mafiosi à la foi inébranlable, des journalistes de gauche et de droite, des agents secrets de différentes obédiences, de belles aventurières naïves et à la cuisse légère, un berger écossais (un vrai, pas le chien), demi-frère et sosie de Sa Sainteté, etc.

Ce joyeux amalgame, basé sur l'éternelle théorie du complot, est tellement invrai-

semblable qu'on en vient à sourire. Ce qui de toute évidence n'était pas le propos de l'auteur. Bob Morane, Indiana Jones et autres James Bond n'ont qu'à bien se tenir ! Avec une telle brochette d'éléments narratifs, Robert Ludlum a réussi à écrire une vingtaine de bons thrillers. Pierre Frei en fait un condensé qui tient en un seul vol volume de 304 pages. Une prouesse quand même !

Notons, à la défense de Pierre Frei, qu'il sait mener son intrigue galopante et que le lecteur, un sourire en coin, tourne les pages à une vitesse aussi vertigineuse que celle où les personnages tournent les angles. Un bon roman pour ceux qui cherchent l'aventure rapide, légère et pas trop intellectuelle. Un roman à lire dans un train. De préférence un TGV. (AJ)

La Main du ciel

Pierre Frei

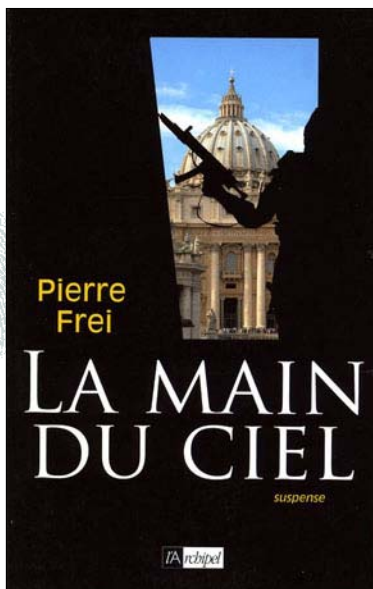
Paris, L'Archipel, 2007, 304 pages.



Faux vraiment vouloir

Philippe Bouin ne chôme visiblement pas. Auteur de deux séries publiées en grande partie chez Viviane Hamy, l'une mettant en scène la bonne sœur Blandine, l'autre située dans le Paris de Louis XIV, il publie ici son treizième roman policier depuis 2001.

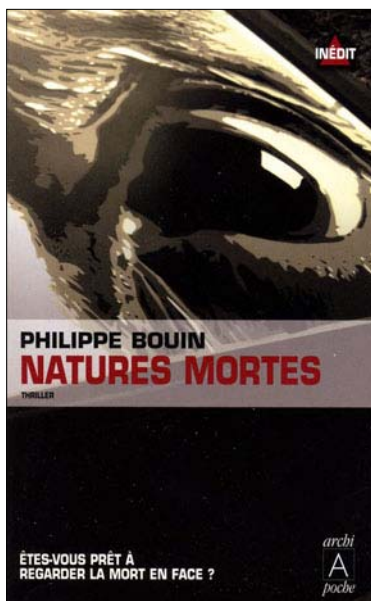
Joachim Debbas fut un peintre pour le moins contesté. En pleine guerre de son Liban natal, Debbas se rendait sur les champs de bataille après les combats et s'y installait pour peindre les soldats mourants, plus particulièrement leurs yeux. C'est qu'au moment de passer à trépas,



les yeux prendraient une dimension telle qu'on ne peut trouver d'équivalent chez un humain bien portant, une fenêtre qui s'ouvre sur l'inconnu. Les approches de Debbas ne faisant pas l'unanimité, il perdra la vie, accompagné de sa femme et de son fils, dans un attentat dirigé contre lui. Quand le célèbre galeriste Raymond Ayanhi découvre trente-sept tableaux de Debbas jamais connus à ce jour, pas de doute que son esprit est tout occupé à organiser le vernissage surprise du peintre décédé. Il n'a alors aucune idée d'où ça pourra le mener.

Pendant ce temps, ceux que l'on a baptisé « le gang des chapelles » sévissent en dévalisant des chapelles de leurs œuvres d'art, spécialité XII^e siècle. Le capitaine Flora Régnaud de l'OCBC (office central de lutte contre le trafic des biens culturels) est sur le coup. Pourvue d'une solide formation en arts, elle ne tarde pas à démanteler, à la suite d'une série de rébus artistiques envoyés par un expéditeur mystérieux, un réseau de trafic de « vrais faux » tableaux. Cette enquête la mènera, de fil en aiguille, aux étranges disparitions de peintres libanais de la Butte Montmartre. À ces victimes serait apparu le Golem de Debbas, vêtu de blanc, coiffé d'un Panama et fumant un cigarillo. Les histoires s'entremêlant, Flora Régnaud en vient à se lier d'une amitié sous couvert avec le jeune et prometteur peintre Vladi Burg qui, par ses connaissances, la mettra sur la piste de l'affaire Debbas. Comme Ayanhi, Burg ne sait pas qu'il met les pieds dans une histoire où l'on n'hésite pas à faire couler le sang pour garder un secret.

Natures Mortes est ce que l'on pourrait appeler un thriller intellectuel. Au départ,



un néophyte sera quelque peu étourdi devant le nombre de références artistiques ayant trait principalement à l'art contemporain. Laissant de côté ce charabia d'initié ainsi que les fréquentes *franchouillades* que nous balance l'auteur, on embarque néanmoins rapidement dans ce thriller peu commun où se mêlent philosophie sur la place de la mort dans l'art et divergences entre les cultures moyen-orientales, juives et catholiques. On suit avec intérêt une enquête ramifiée et complexe, et on va même jusqu'à croire de bonne foi aux histoires d'apparitions. *Au Moyen-Orient*, spécifie-t-on à quelques reprises, *on croit à ces choses-là*. Soit. Mais on aurait tort de prendre le lecteur pour un con. Je veux bien qu'on me donne du paranormal, mais il faudrait être raccord. Alors ce dénouement à la Scooby-Doo, du genre « Monsieur X ! Vous êtes en fait madame Y ! — Oui, mais je suis aussi

madame Z ! Elle retire ses fausses dents et sa perruque (c'est pas des blagues). — Mais madame Z ! Comment se peut-il ? Je vous croyais morte depuis des années ! », ça donne l'impression que Bouin, voyant le beau temps se pointer, a fini son roman à la hâte pour aller se faire une partie de golf.

Et comme si ce n'était pas assez, on nous sert un épilogue qui se déroule en 2125, quand un pauvre inconnu découvre une lettre enfouie dans le désert où le fond de l'histoire nous est raconté. Tout le reste du roman est beaucoup trop intelligent et structuré pour qu'on supporte une fin pareille. Insultant. (MOG)

Natures Mortes

Philippe Bouin

Paris, L'Archipel, 2007, 342 pages.



Sens dénaturé

Natsuo Kirino écrit depuis 1984 et a remporté de nombreux prix littéraires au Japon. Cependant, *Monstrueux* n'est que son troisième ouvrage traduit en français, après *Disparitions* (10/18, 2004) et *Out* (Seuil, 2006).

Y aurait-il pénurie de traducteurs japonais-français ? Parce que *Monstrueux* est traduit à partir... de la traduction anglaise de l'original japonais. Ça commence à faire beaucoup d'intermédiaires. Avis aux intéressés, il y a peut-être un poste de libre aux éditions du Seuil. Après m'être renseigné sur les ouvrages précédents de Kirino, j'ai entamé *Monstrueux* avec le pressentiment que j'allais en manger toute une. Que mes repères de ce qui est bien et bon seraient

effacés à grands coups de tabous défoncés. Je m'attendais à me faire dire ce que je n'imaginais pas et ne voulais pas entendre, et encore plus. J'ai été patient. J'ai acquiescé lorsque la narratrice m'a averti qu'elle devait raconter l'histoire dans tous les détails, et sans faute. J'étais prêt.

À quelque mois d'intervalles, deux prostituées sont retrouvées assassinées dans les mêmes conditions, étranglées et abandonnées dans une chambre minable. Si Yuriko, la sœur de la narratrice, est née pour le sexe et en fait une vocation dès son jeune âge, Kazue, la seconde victime, est diplômée et occupe un poste dans une grande entreprise le jour, et se prostitue le soir. Qu'est-ce qui peut bien relier ces deux meurtres ? Vous ne le saurez pas. La question est soulevée avant de partir au vent. Mais on vous parlera du fait que les deux sœurs ne se sont jamais bien entendues. C'est que Yuriko, au grand contraire de l'autre, est sublime. Pas seulement belle. *Monstrueusement* belle, vous faites le lien ? Belle au point de tout déranger sur son passage, une beauté déconcertante, qui va même jeter la mère dans un tourment de fierté et de malaise. J'ai accepté que la narratrice me parle de leur enfance, de cette vie au lycée le plus prisé de tout le Japon, de la superficialité de toutes leurs collègues de classe et des bouchées doubles fournies par cette fille de classe moyenne, et laide de surcroît, pour se sortir de cet enfer. Pendant plus de 300 pages. Je me disais que je n'étais encore qu'à la moitié. Que l'histoire allait bien finir par décoller.

C'est à ce moment qu'est apparu un nouveau narrateur, Zhang, présumé meurtrier, qui, sous le prétexte d'une déclaration



sonnages est dérangé et se raconte autant de mensonges à lui-même qu'au lecteur. De ce fait, il devient impossible de s'attacher de quelque façon que ce soit à aucun d'entre eux. Alors leurs jérémiades stériles sur leurs pauvres conditions durant plus de 600 pages, il faut avoir de bonnes raisons pour se rendre au bout.

Autant d'éléments qui font que ce roman psychologique relève davantage de la littérature générale que du suspense. Et si le mot « Thriller » sous-entend le souffle court et haletant, la seule altération à votre respiration ici sera le bâillement. (MOG)

Montrueux

Natsuo Kirino

Paris, Seuil (Thrillers), 2008, 615 pages.



Souvenirs, souvenirs...

Avant de se lancer dans l'écriture de polars à succès (plus de cinq millions d'exemplaires vendus dans le monde), Greg Iles était musicien dans le groupe Frankly Scarlet. *La Mémoire de sang* est le quatrième roman à paraître en traduction française (il en a publié treize en tout jusqu'à présent), mais c'est le premier que je lis de cet auteur.

L'histoire est complexe. Comme c'est de plus en plus souvent le cas dans le polar aujourd'hui, l'intrigue est double. Deux histoires pour le prix d'une. Évidemment, il est plus facile de remplir plus de 550 pages avec deux récits. Plus d'action, plus de personnages. Encore plus facile quand la première intrigue concerne une affaire de tueurs en série. Plus il y a de victimes, plus

écrite au juge, nous raconte sa vie en long et en large. Même si l'histoire de Zhang s'est révélée être plutôt intéressante, cette insertion impromptue ralentit sérieusement le rythme, en plus de donner cette impression d'abattre ce à quoi j'aspirais enfin, à savoir, entrer dans le vif du sujet. Puis la ronde des narrateurs a continué, j'ai lu le journal de Yuriko, puis celui de Kazue. Ma foi, des journaux intimes étrangement étoffés, dialogues, descriptions et tout et tout, avec des entrées de quinze à vingt pages. Les pauvres, elles en avaient gros à dire.

Le problème, avec *Monstrueux*, c'est qu'il n'y a pas d'intrigue. Il y a bien deux meurtres, mais nous en sommes avisés dès le début, le coupable est déjà démasqué. On nous sert plutôt des divagations sur la beauté et la réussite, dans un Japon impertinent qui impose à ses habitants d'être un peu plus que des humains. Chacun des per-

on peut vaincre sans stress excessif le symptôme de la page blanche ! Autant de trucs éculés qui permettent aux tâcherons de tous acabits de pondre des trucs obèses, mal fichus, pleins de coïncidences heureuses, avec des dénouements artificiels ou télé-guidés. Précisons-le tout de suite, Greg Iles n'est pas vraiment un talent mineur, mais *Mémoire de sang* n'est pas pour autant un chef-d'œuvre.

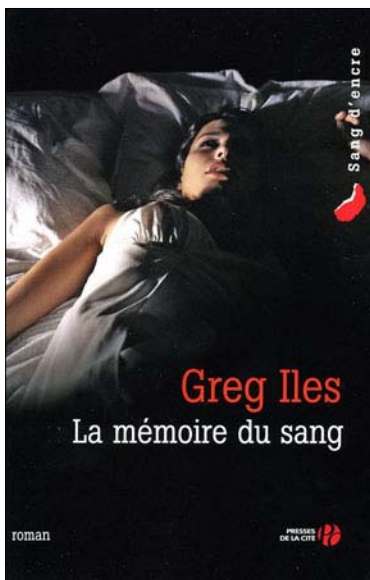
En fait, mon appréciation est assez mitigée. Après un début laborieux, j'ai commencé peu à peu à embarquer dans cette histoire, tout en pestant contre le fait plus qu'improbable qu'un drame contemporain vécu par l'héroïne (elle est écartée d'une enquête sur un tueur en série pour cause de sérieux problèmes psychologiques) puisse avoir pour conséquence la découverte d'indices permettant d'expliquer la mort mystérieuse de son père, vingt ans auparavant. Plus incroyable encore, certains protagonistes de la chasse au tueur en série se trouvent mêlés au meurtre du père. Ça alors... le destin fait vraiment bien les choses, surtout quand il est aidé par la chance et boudé par les probabilités ! Dans l'absolu, les liens entre les deux affaires relèvent de la coïncidence extrême, de la « formule » polardière simpliste la plus élémentaire. Autrement dit, la réaction du lecteur cartésien devrait être : « Ça ne se peut pas, sauf dans les mauvais romans ! »

Le talent de Greg Iles consiste à nous embarquer malgré tout dans ce drame policier très psychologique où il est question d'inceste et autres abus sexuels, de mémoire refoulée, de vengeance, le tout étant raconté par une héroïne maniaco-dépressive, plus ou moins attachante, qui va déterrer

de terribles secrets de famille (autre cliché du polar contemporain dont les résumés de quatrième de couverture ressemblent parfois à une série lassante de copier-coller de la même éternelle histoire !).

J'aurais davantage apprécié ce roman si l'intrigue de ce pur produit commercial américain avait été plus resserrée. Par moments, c'est un peu ardu. Par contre, l'auteur a su inventer un dénouement tout à fait satisfaisant, un exploit en soi si on considère qu'il y avait tout de même là deux histoires assez complexes et quelques pièges narratifs bien juteux ! Bref, un divertissement honnête, mais qui va vous bouffer quelques heures de votre temps vu son gabarit feuilletonnesque.

Curiosa : sur le site web de l'auteur (ou sur Youtube), on peut voir une vidéo où Greg Iles chante (plutôt) faux en compagnie de Stephen King (qui chante tout aussi faux)



et des Rock Bottom Remainders. Mais ils ont l'air de s'amuser beaucoup ! Ça m'a rappelé les bons souvenirs de mon propre groupe... (NS)

La Mémoire du sang

Greg Iles

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2007, 550 pages.



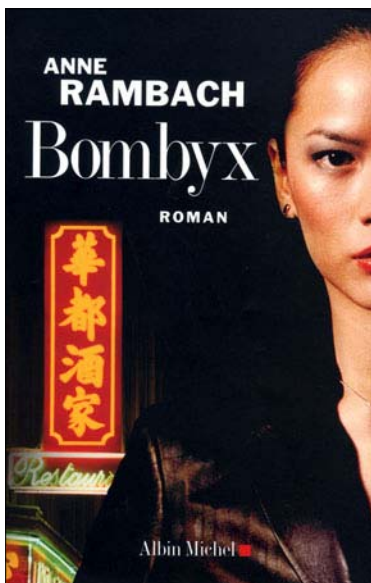
Minute, papillon !

Après la chute du mur de Berlin, symbole de la Guerre Froide, le roman d'espionnage a connu une période de vaches maigres, avant de reprendre du poil de la bête après la chute des deux tours (aucune allusion à Tolkien !). De manière générale, le récit d'espionnage est un domaine typiquement masculin, même si au cours de son histoire quelques femmes y ont fait leur marque, notamment Martha Albrand, Evelyn Anthony, Margery Allingham, Dorothy Gilman et quelques autres.

Au cours des derniers mois, on a vu apparaître de plus en plus d'auteurs féminins parmi lesquelles Gayle Linds, qui écrit des thrillers dans la veine de Robert Ludlum (avec qui elle a collaboré), Stella Rimington, qui a dirigé les services secrets britanniques, et quelques autres, dont Anne Rambach...

Bombyx est un récit d'espionnage d'Anne Rambach, une Française qui a surtout écrit des polars dont l'action se passe à Tokyo. *Bombyx* est un restaurant branché du quartier chinois à Paris. C'est là que Diane, l'héroïne du roman, journaliste d'investigation émérite a rendez-vous avec le destin. Alors

qu'elle prend des photos pour un reportage quelconque, une fusillade éclate ; deux tireurs masqués mitraillent la foule, faisant de nombreuses victimes. Repérée par les tueurs, elle réussit à s'en tirer de justesse, non sans avoir pris note de certains détails troublants. Elle ne croit pas à thèse officielle d'un règlement de compte entre triades. Elle est persuadée que les tueurs visaient une femme en particulier, les autres victimes servant de diversion. À l'aide d'Elsa, une copine journaliste qui n'a pas froid aux yeux, elle va mener sa propre enquête, ce qui plongera les deux amies dans une aventure rocambolesque où s'affrontent les triades, la mafia russe et les services secrets de divers pays. Au cœur du litige, il y a d'abord le secret des roses bleues dont le commerce représente des milliards ! Mais tout cela n'est peut-être qu'une façade qui masque une réalité autrement plus terri-



fiance que le simple espionnage industriel : la menace du bio-terrorisme.

Anne Rambach connaît les ficelles de ce genre de récit où la manipulation, les fausses identités, les apparences trompeuses, la trahison, la violence d'état et l'actualité géo-politique récente sont des ingrédients de base. L'action est assez trépidante, les deux personnages féminins, bien nuancés et crédibles, ne manquent pas de ressources (elles ont parfois beaucoup de chance !), et la finale est digne des meilleurs scénarios d'Hollywood. (NS)

Bombyx

Anne Rambach

Paris, Albin Michel, 2007, 348 pages.



Le goût du sang

Parfois, d'illustres auteurs y vont de quelques mots élogieux pour parler de la production d'un collègue. Ainsi, par le passé, Stephen King a encensé Dan Simmons et l'a recommandé vivement à qui voulait l'entendre. Les éditeurs, on le conçoit aisément, ne vont pas se priver d'une telle publicité. La page couverture met bien en évidence les propos hors contexte servant la cause de leur poulain. Se sentant en confiance, le lecteur sera enclin à poursuivre cette association littéraire en misant sur le bon goût et le sens critique de leurs auteurs favoris, surtout s'ils sont prestigieux. Imaginez l'impact, sur les lecteurs de polars, de commentaires positifs d'un écrivain aussi respecté et populaire que Michael Connelly, par exemple. Donald Harstad a cette chance inouïe de pouvoir

bénéficier d'un coup de pouce du maître lui-même. Avouez que la promotion ne manque pas de panache. Connelly utilise les mots *captivant*, *passionnant* et *perturbant* pour qualifier le travail de son pendant du Mid-West. La table est mise.

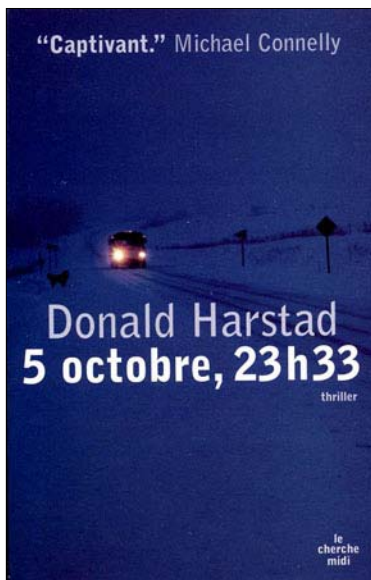
Bien que le roman *5 octobre, 23h33* (Code 61, titre originel) soit un témoignage crédible ancré dans une vaste expérience du milieu interlope, force est d'admettre une fois le livre terminé que l'auteur du *Poète y* est allé un peu fort et que son jugement souffre peut-être d'un emportement excessif. Donald Harstad offre un roman procédural d'une grande efficacité mais d'une longueur injustifiée compte tenu de ce dénouement qui n'arrive plus à surprendre tellement les interminables interrogatoires pleins de demi-vérités et de secrets d'initiés l'avaient préparé.

Il faut admettre que le choix du point de vue interne crée une proximité toute désignée pour la narration de cette histoire qui se rapproche pendant les cent cinquante premières pages de ces enquêtes de chambre close qui ont fait les beaux jours du roman policier classique. Crédible, l'homme ? Avant de s'adonner à l'écriture d'histoires sordides, Harstad a lui-même occupé les fonctions de policier bon nombre d'années. Plus de vingt ans, en fait. Par le biais de ses personnages, Harstad met à profit son expérience et refile aux lecteurs toujours curieux quantité de trucs du métier, nous dévoile ses méthodes de travail, notamment sa routine lorsqu'il investit une scène de crime. En prime, il nous offre un accès privilégié au système de codes, allant au-delà du simple 10-4, depuis belle lurette éventé, celui-là. Cette connaissance solide des rouages du métier confère à ses romans

un réalisme d'une rare pertinence. À certains égards, Harstad accorde quasiment à ses romans un traitement documentaire. Et quand ses connaissances frappent le mur de ses limites personnelles, il a recours aux services spécialisés d'experts de la police scientifique. Il transpose en quelque sorte des éléments de son vécu professionnel dans ses œuvres de fiction où le shérif adjoint Carl Houseman fait figure de socle au sein du poste de police du comté de Nation, en Iowa. C'est qu'il a du galon, le Houseman et on le respecte, lui qui commence à songer à la retraite à moyen terme. Il se sent vieillir et ses longues années de métier l'usent et grugent sa belle énergie. Ses activités sociales et sa vie sentimentale sont nulles, ayant passé dans le tourbillon de la sphère professionnelle. On se doute que plusieurs caractéristiques du personnage principal sont puisées à même la source voi-

sine de son créateur. On ne peut que souhaiter à Harstad de communiquer avec sa femme autrement que par le canal distant des *Post-it*. . . S'il en a encore une, s'entend.

Le récit commence comme il se terminera, c'est-à-dire dans une scène d'action à l'emporte-pièce. Par une nuit d'automne, une jeune femme aperçoit à la fenêtre de sa résidence un homme au visage peint en blanc comme un clown. Ce dernier l'épiait, un sourire inquiétant aux lèvres. On aurait dit qu'il était suspendu dans les airs, flottant mystérieusement. Au fil de l'enquête, on se raviserait pour opter plutôt pour un ersatz de vampire. . . Deux longues dents pointues comme celles d'un serpent ne peuvent tromper longtemps après tout, surtout quand se manifeste quelque temps plus tard un chasseur de vampires tout droit sorti de l'imaginaire d'un caricaturiste de talent. Il y a de quoi sourire, en effet, lorsque le principal suspect d'une intrigue policière se trouve à être une sorte de Dracula 2000 (le suspect Dan Peale est-il vraiment un vampire ou se prend-il pour tel ? N'est-il rien de plus qu'un mythomane aux allures de gourou ? Voilà des questions qui ne trouveront leur réponse qu'au dénouement). Une fois la surprise passée, on accède à de nombreuses informations sur les notions vampiriques qui attestent une bonne connaissance du sujet (du mythe ?) de la part de l'auteur. Les pratiques rituelles liées à l'ingestion du sang auquel on voue un véritable culte, les rapports à la fois de pouvoir et de protection que le vampire entretient avec ses disciples. Les éléments du décor ajoutent à la création d'une atmosphère gothique (le récit se passe principalement dans un manoir qui n'est pas dépourvu de



chambres interdites et de passages secrets menant à des lieux propices aux activités immorales ou criminelles).

Malgré ses responsabilités qui le conduisent dans des zones sinistres de l'aventure humaine, Carl Houseman est un shérif éminemment attachant; bien qu'il ait vu le côté sombre de l'homme, il n'en a pas pour autant perdu sa fraîcheur. Son attitude pince-sans-rire, son cynisme et son sens de la répartie plein d'humour en font foi et le rendent sympathique, il n'y a aucun doute. (SR)

5 octobre, 23h33

Donald Harstad

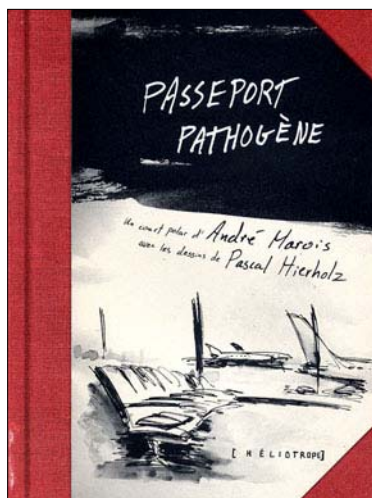
Paris, Le Cherche Midi (Ailleurs), 2007, 363 pages.



Dessine-moi du noir

Passeport pathogène, c'est d'abord un texte bref signé André Marois — une nouvelle dont la première version a paru dans le recueil *Du cyan plein les mains* (La courte échelle, 2006) sous le titre « Il voulait partir ». On y fait la connaissance d'un épidémiologiste qui, de retour de Chine où il a combattu un virus mutant, rencontre l'amour de sa vie alors qu'il s'ennuie à Montréal en attendant sa prochaine mission à l'étranger. Mais la narration ambiguë laisse croire qu'il s'agit beaucoup plus qu'une banale histoire d'amour et la chute finale nous propulse effectivement dans le cruel et le noir.

Mais *Passeport pathogène*, c'est aussi (je dirais même surtout) une merveilleuse suite impressionniste de croquis et d'esquisses, de dessins, d'aquarelles et d'encres de Chine de Pascal Hierholz, qui habille



(ou habite ?) littéralement le texte de Marois (qui est aussi écrit à la main), voire toute la plaquette puisque même les pages de crédits et d'achève d'imprimer ont été crayonnées par Hierholz. D'ailleurs, vous n'avez qu'à regarder la couverture pour avoir une idée précise du ton et de l'atmosphère que réussit à distiller la plume inspirée de Hierholz. Ainsi, *Passeport pathogène* n'est pas tant un « court polar », comme le suggère la couverture, qu'une série de planches non paginées qui raconte graphiquement un récit subtilement cruel.

Il n'est pas inutile de mentionner que Pascal Hierholz travaille dans le monde de la pub, tout comme André Marois l'a fait en son temps. Leur collaboration a donc ce côté frais et novateur que, parfois, les publicitaires réussissent à débusquer. C'est peut-être pourquoi j'ai eu autant de plaisir à « voir » *Passeport pathogène*. (JP)

Passeport pathogène

André Marois / Pascal Hierholz

Montréal, L'Éliotrope, 2007, [96] pages.